

# Le Macina et l'Empire torodbe (tukuloor) jusqu'en 1878

*Madina Ly-Tall*

## Le Macina

Comme nous l'avons vu dans les chapitres 21 et 22, la fin du XVIII<sup>e</sup> et le début du XIX<sup>e</sup> siècle sont marqués, un peu partout en Afrique occidentale, par l'émergence d'une catégorie sociale jusque-là dominée par les sédentaires, les Fulbe nomades. Depuis le XV<sup>e</sup> siècle, leur nombre n'a cessé de grossir par des vagues successives de migrations, et parallèlement, leur poids économique n'a fait qu'augmenter, depuis que l'or a cessé d'être le moteur de l'économie de l'Ouest africain.

Successivement, au Fouta-Djalou et au Fouta Toro, guidés par les idées de justice et d'égalité de l'islam, ils se libérèrent de la domination des sédentaires. Dans les premières années du XIX<sup>e</sup> siècle, le mouvement gagna les pays hawsa, et, de là, le Liptako et le Macina. Déjà, dans les dernières années du XVIII<sup>e</sup> siècle, sous le règne du *faama* de Ségou, Ngolo Jara (Diarra) (1766-1790), une première tentative d'émancipation des Fulbe du delta intérieur du Niger s'était soldée par un échec<sup>1</sup>. Mais c'est surtout au début du XIX<sup>e</sup> siècle, avec Da Monzon (1808-1827), que la pression bambara se fit la plus forte sur le delta intérieur du Niger, créant une situation d'insécurité pour les Fulbe.

1. Pendant huit ans, Ngolo Jara fit une guerre sans merci aux Fulbe. Beaucoup se réfugièrent dans le Wasulu, voir E. Mage, 1868, p. 401. Voir aussi L. Tauxier, 1942, p. 90. Pour les dates des règnes des *faama* de Ségou, nous adoptons en général celles proposées par L. Tauxier qui en a fait une étude critique et comparative. Nous savons que toutes ces dates ne sont que très approximatives.

## La révolution islamique musulmane au Macina : le règne de Seku Aḥmadu (Shaykh Aḥmad Lobbo)

### *Situation d'insécurité des Fulbe dans le delta intérieur du Niger à la veille du déclenchement de la révolution*

Depuis le règne de Ngolo Jara, le pouvoir de Ségou n'a cessé de s'étendre sur tous les pays voisins. Sous Monzon Jara (1790-1808), il s'est manifesté jusqu'au Bundu (Boundou) à l'ouest et au pays dogon à l'est<sup>2</sup>. Avec Da Monzon, les exactions des *tonzon* de Ségou dans les campements fulbe ne firent qu'augmenter. Parallèlement, dans les centres musulmans comme Djenné (Jenne), l'islam, à force de s'accommoder des pratiques coutumières et des exigences du commerce, avait perdu toute vitalité<sup>3</sup>. Or, depuis la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, les succès des révolutions fulbe islamiques au Fouta-Djalou et au Fouta Toro avaient ouvert des perspectives nouvelles à toute la communauté islamique de l'Afrique de l'Ouest. Tout près du Macina, dans le Sokoto et le Liptako, les chefferies traditionnelles venaient d'être renversées de 1804 à 1810. De nombreux Fulbe du delta intérieur du Niger avaient participé à ce mouvement. De retour chez eux, ils contribuèrent à la diffusion des nouvelles idées révolutionnaires.

### *Les débuts de la révolution islamique dans le delta intérieur du Niger*

Entre 1815 et 1818, plusieurs marabouts tentèrent d'exploiter l'atmosphère révolutionnaire qui prévalait dans le delta pour secouer le joug bambara. Ce fut d'abord un lettré venu de Sokoto en 1815, Ibn Sa'īd, qui réussit à gagner à sa cause toute la province du Gimbala, mais qui échoua finalement auprès des autres Fulbe, et surtout des Touareg. Au même moment, dans le Farimaka, un autre marabout, Aḥmadu Alfaka Kujajo, prêchait pour le *djihād*. Tous se prévalaient de l'allégeance à 'Uṯmān dan Fodio<sup>4</sup>. Mais les deux candidats qui eurent le plus de succès furent Aḥmadu Ḥammadi Bubu Sangare de Runde Siru (Shaykh Aḥmad Lobbo), et al-Ḥusayn Koyta de la province de Fittuga<sup>5</sup>. C'est le premier qui, finalement, s'imposa comme chef du *djihād* au Macina.

### *Seku Aḥmadu, fondateur de la Diïna du Macina*

Né vers 1773 à Malangal, dans la province du Macina, il était remarquable par sa piété, son honnêteté et son humilité; toutes qualités qui faisaient de lui un excellent meneur d'hommes. D'origine sociale modeste, il avait reçu une formation théologique des plus ordinaires<sup>6</sup>. C'est à un âge avancé,

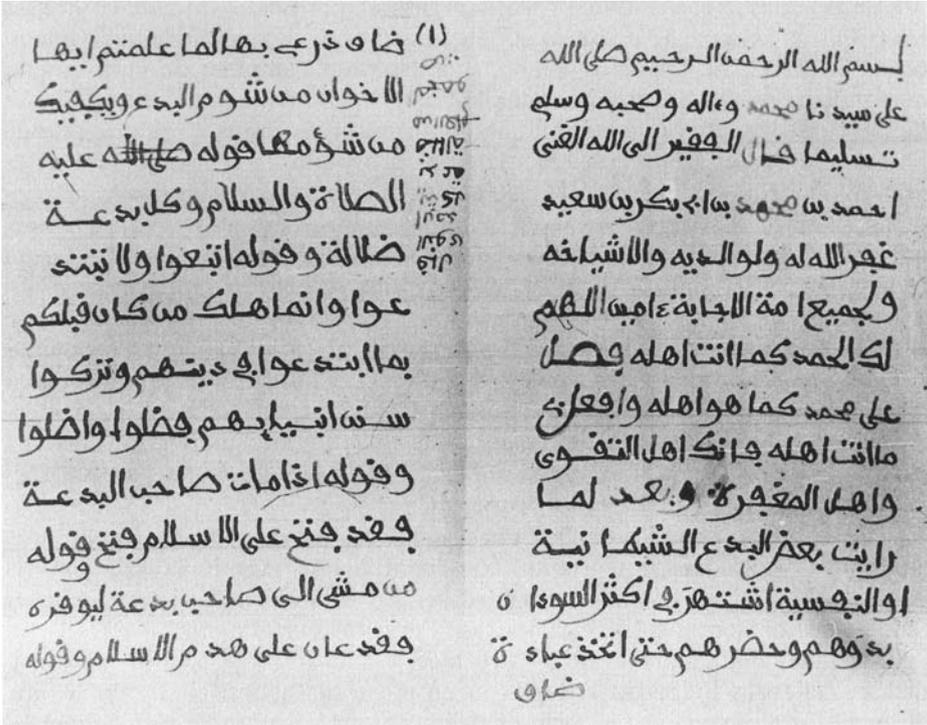
2. L. Tauxier, 1942, p. 101. En 1796, tous les pays compris entre le Niger, le Kaarta et le Bundu furent ravagés, les pays les plus proches (Beledugu, Dedugu, Fuladugu) furent soumis.

3. C. Monteil, 1932, p. 52 à 54.

4. H. Diallo, 1979, p. 138, et F. B. S. Diarah, 1982, p. 97, 98.

5. H. Diallo, 1979, p. 140.

6. F. B. S. Diarah, 1982, p. 84.



23.1. Les pages d'ouverture de al-Idtirar, censé être l'unique livre écrit par Seku Ahmadu (*Shaykh Ahmad Lobbo*).  
 [Photo: A. Batran.]

vers vingt-deux ans, qu'il commença à approfondir ses connaissances auprès d'un grand mystique de Djenné, Kabara Farma. Sa réputation de sainteté et sa prédication en faveur d'un retour à un islam pur attirèrent très tôt vers lui une foule de *ṭālib* [disciples] déjà gagnés aux idées venues de Sokoto. En 1816, il sollicita l'allégeance à 'Uṭhṁān dan Fodio, qui lui envoya un étendard, et lui décerna le titre de *shaykh*<sup>7</sup>. Il reçut en même temps de Sokoto plusieurs livres de droit musulman<sup>8</sup>.

7. Ce mot est devenu, dans les langues ouest-africaines, *Sheykh*, *Saykhu* ou *Seeku*, que nous écrivons *Seku* pour simplifier; d'où Seku Ahmadu, Sayku 'Umar.  
 8. Selon certaines sources, il reçut quatre livres qui traitaient du commandement, du comportement du prince, des instructions en matière de justice et des passages difficiles du Coran; voir H. Diallo, 1979, p. 138. Outre cette allégeance au chef du *djihad* de Sokoto, au moins dans ses débuts, Seku Ahmadu a été fortement favorisé par la manipulation qu'il fit subir au *Tārikh al-Fattāsh* pour se faire passer pour le douzième calife, dont la venue a été prédite à Askiya Muḥammad, lors de son pèlerinage à La Mecque (voir M. Ly-Tall, 1972). La croyance des populations opprimées du XIX<sup>e</sup> siècle à un madhī avait été déjà bien exploitée par 'Uṭhṁān dan Fodio dans le pays hawsa.

Ce fut sous la forme d'une révolte organisée par Seku Aḥmadu contre les exactions de la dynastie des *ardo* et de leurs alliés de Ségou que le mouvement éclata en 1818<sup>9</sup>. Le *faama* de Ségou, sous-estimant l'ampleur du mouvement, demanda à une de ses colonnes qui allait dans le Gimballa pour une opération de police de « punir en passant le marabout et ses partisans »<sup>10</sup>. La défaite de l'armée de Ségou à Nukuma (Noukouma) provoqua un regroupement de la grande majorité des Fulbe autour de celui qui faisait désormais figure de protecteur contre la tyrannie bambara. Parallèlement, les marabouts de Djenné, qui avaient dès l'abord affiché une grande hostilité à Seku Aḥmadu, furent réduits, en 1819, après un long siège. Les Fulbe se convertirent en masse, et, très vite, grâce à un esprit d'organisation exceptionnel, le Macina s'imposa comme un État musulman puissant, aux portes de Ségou. La guerre fut implacable entre les deux voisins, sous le règne de Da Monzon. Elle était encore assez vive en mars 1828, quand René Caillié arriva à Djenné: « Ségo-Ahmadou, chef du pays de Jenné, continue toujours une guerre très vive aux Bambaras de Ségo, qu'il voudrait rallier à l'étendard du Prophète; mais ces Bambaras sont belliqueux et lui résistent<sup>11</sup>. »

Elle ne s'arrêta que bien après le passage du voyageur français, par suite de l'épuisement des combattants, consécutif à une grande disette dans la région<sup>12</sup>. Les Bambara finirent par se rendre à l'évidence, et par accepter l'idée de la présence, à leurs frontières, d'un État musulman.

Mais Seku Aḥmadu avait à faire face à une autre résistance plus insidieuse, celle des Fulbe du Fittuga, où un autre marabout, al-Ḥuṣayn Koita, dirigeait un mouvement qui avait également pour vocation le déclenchement d'un *djihād* dans le delta intérieur du Niger. Situé sur la route qui reliait Tombouctou à Gwandu, le Fittuga avait une importance commerciale capitale, à la fois pour les Kunta et pour Sokoto. Muḥammad Bello, le successeur d'Uḥmān dan Fodio, appuyait d'autant plus le mouvement d'al-Ḥuṣayn Koita que Seku Aḥmadu, lui, avait profité de la crise de succession qui avait éclaté au lendemain de la disparition d'Uḥmān dan Fodio pour rompre l'allégeance à Sokoto. Le Fittuga, soutenu par les Kunta et par Muḥammad Bello, résista à Seku Aḥmadu jusqu'en 1823, date à laquelle il fut réduit, et son chef exécuté<sup>13</sup>. La voie était désormais ouverte pour la conquête de Tombouctou.

Depuis le démembrement de l'Empire songhay, aucun pouvoir politique ne s'était imposé de façon durable à Tombouctou. Soumise tantôt à l'influence des Arma, tantôt à celle des Bambara ou des Touareg, Tombouctou avait réussi à maintenir la prospérité de son commerce grâce à la protection des Kunta, « tribu maure » qui s'y était imposée dans la seconde moitié du

9. Voir A. Hampaté Bâ et J. Daget, 1962. p. 29-31.

10. C. Monteil, 1932, p. 103.

11. R. Caillié, 1830, t. II, p. 214.

12. L. Faidherbe, 1863, p. 11.

13. H. Diallo, 1979, p. 138-142.

XVIII<sup>e</sup> siècle. Fins commerçants, ils étaient devenus les protecteurs de toutes les pistes qui reliaient les différentes régions du Sahara à Tombouctou. Ils bénéficiaient en même temps d'une grande autorité religieuse dans toute la région depuis que l'un des leurs, Muḥammad al-Mukhtar al-Kuntī (1729/1730-1811), y avait introduit, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, la confrérie Kadirīyya. Son petit-fils al-Mukhtar al-Saghīr, à l'appel des commerçants et chefs politiques de Tombouctou, se porta en 1826 au secours de la célèbre métropole investie par les troupes du Macina :

« En 1826, les Fulbe du Macina s'emparèrent de Tombouctou et faillirent ruiner à tout jamais son commerce, les exactions des conquérants s'étant étendues non seulement sur la population idolâtre (Mandingue, Mossi, Sonrhai), mais encore sur les coreligionnaires marchands du Touat et de Gadamès. Ces derniers se voyant opprimés firent venir de l'Azaouad le cheikh El-Mouchtar, frère aîné d'El-Bekhay de la tribu des Kunta, homme très influent auprès des populations berbères, et lui confièrent leurs intérêts<sup>14</sup>. »

Le chef kunta ne réussit pas à empêcher la prise de la ville, et son occupation par une organisation militaire, jusqu'à la mort de Seku Aḥmadu<sup>15</sup>. Au lendemain de cette disparition en 1845, l'autorité du Macina s'étendit de Djenné à Tombouctou, et de la région de Nampala au pays dogon<sup>16</sup>. En vingt-sept années de règne, Seku Aḥmadu a également doté le nouvel État théocratique, surnommé *diina* [la religion], de solides structures religieuses et administratives.

#### *Les institutions de la Diina*

Comme au Fouta-Djalou, au Fouta Toro et dans les pays hawsa, la loi islamique régissait tous les secteurs de la vie de l'État. Un grand conseil de quarante membres, désignés par Seku Aḥmadu, l'assistait dans tous les domaines de l'exercice du pouvoir. Pour être membre de cette illustre assemblée, il fallait être marié; avoir une vie irréprochable; justifier d'une bonne culture et avoir quarante ans. Deux de ces grands conseillers constituaient un conseil restreint auprès de Seku Aḥmadu, avec lequel ils étudiaient toutes les affaires de l'État avant de les soumettre au grand conseil.

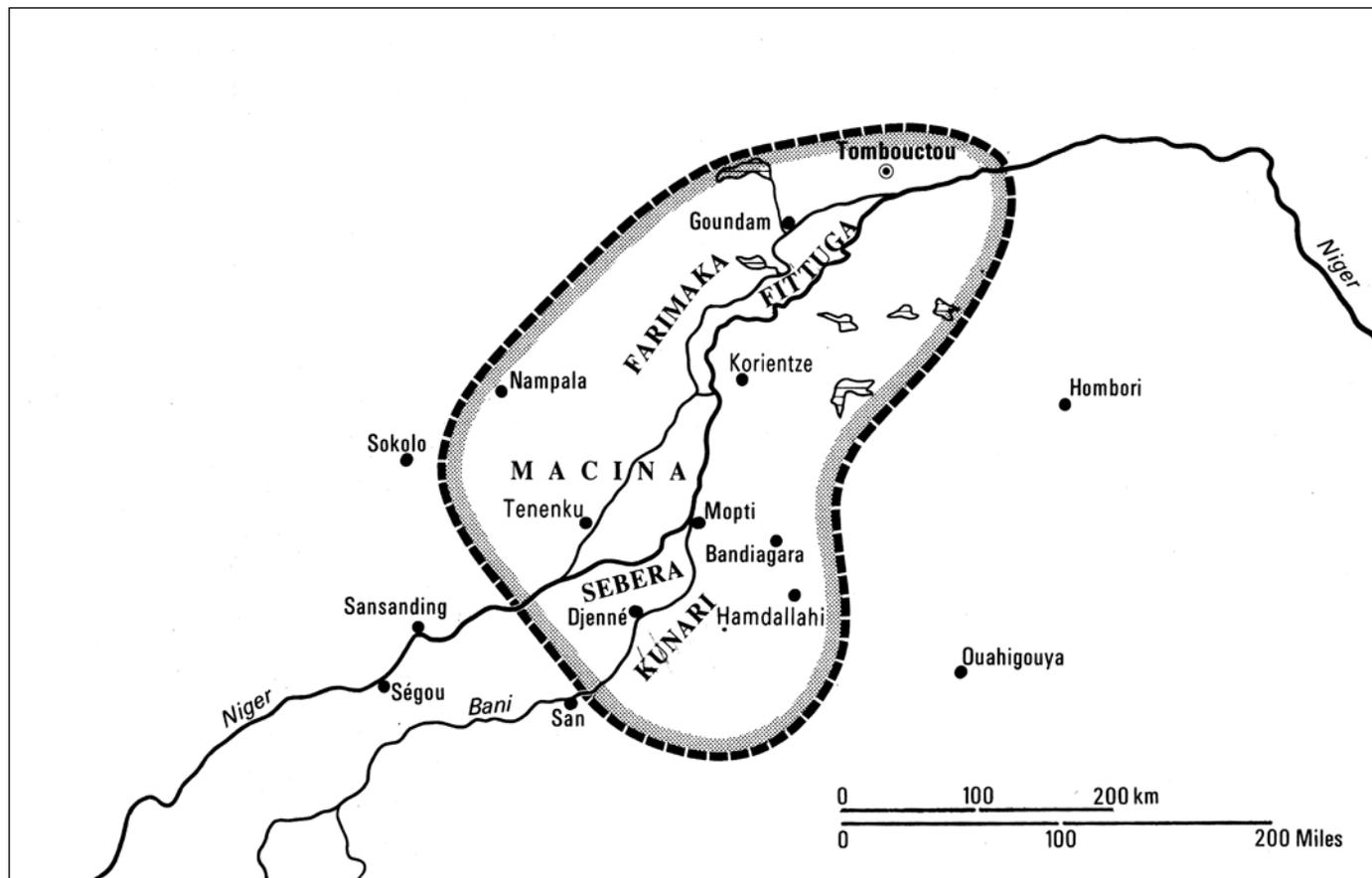
La justice était partout rendue en première instance par des *kāḍī*. L'organisme judiciaire suprême était théoriquement le grand conseil; mais, passées les premières années où il n'arrivait pas toujours à s'imposer à certains vieux marabouts plus instruits que lui<sup>17</sup>, Seku Aḥmadu finit par faire admettre au grand conseil tous ses points de vue. Plusieurs anecdotes rapportées par A. Hampaté Bâ et J. Daget ont tendance à montrer que Seku Aḥmadu ne

14. J. Ancelle, 1887, p. 114; voir aussi H. Barth, 1863, vol. IV, p. 32-33; P. Marty, 1920-1921, vol. I, p. 75; A. Raffeneil, 1856, vol. II, p. 352-353.

15. L. Faidherbe, 1863, p. 11; M. Delafosse, 1972, vol. II, p. 236-239.

16. M. Delafosse, 1972, vol. II, p. 236-237; voir aussi L. Faidherbe, 1863, p. 51.

17. A. Hampaté Bâ et J. Daget, 1962, p. 62.



23.2. *Le Macina à son apogée, 1830* (d'après M. Ly-Tall).

respectait pas toujours les institutions relativement démocratiques mises en place par lui-même. Il s'est notamment opposé de façon très vive à l'abolition des castes décidée par le grand conseil :

« Les marabouts du grand conseil, se basant sur le verset coranique: “tous les croyants sont des frères”, avaient demandé l'abolition des castes. Le lendemain, Seku Aḥmadu fit cuire des lézards, des grenouilles, des poissons, des poulets et du mouton, tout ensemble. Il présenta le plat aux marabouts et les invita à manger. “Comment, s'écrièrent-ils, tu veux nous faire goûter un tel mélange?” “Y a-t-il, dans toutes ces viandes, une seule qui soit interdite par le Coran?” répliqua Seku Aḥmadu. “Non, mais bien que le Livre ne l'interdise pas, il nous répugne de manger du lézard et de la grenouille et de mélanger ces viandes avec celles que nous avons l'habitude de consommer”. “De même, bien que le Livre ne l'interdise pas, il me répugne de mélanger les nobles et les gens de caste et de supprimer la barrière par laquelle nous avons l'habitude de les séparer”<sup>18</sup>. »

Les sanctions étaient très sévères. Aḥmadu-Hammadi Samba-Bukari, dit Hambarke Samatata, qui faisait office de représentant du ministère public, était d'une très grande rigueur: « Il avait toujours à portée de la main son livre de jurisprudence, son Coran, son sabre et un fouet. Durant tout le temps où la *diina* se trouvait à Nukuma, il rendait la justice sur place et exécutait lui-même la sentence séance tenante<sup>19</sup>. »

Avec la même rigueur, impôts et taxes étaient perçus par des fonctionnaires rémunérés en partie avec le fruit de leur travail. En plus des redevances ordinaires prévues par l'islam (*zakāt*, *muddu*, *usuru*), le grand conseil a institué le *paabe*, ou effort de guerre, pour ceux qui ne pouvaient pas y participer physiquement, et pour les pays vaincus et non islamisés<sup>20</sup>. En outre, de grands domaines étaient cultivés par des captifs pour le compte de la *diina*. La province du Macina produisait beaucoup de riz, de mil et des légumes divers<sup>21</sup>.

Le commerce, en revanche, a beaucoup souffert de l'état de guerre constant avec les voisins bambara. Djenné, la grande métropole marchande de la région, n'était plus en relation avec le Bure (Bouré), et ses marchés étaient désertés par les Maures :

« Cette guerre fait beaucoup de tort au commerce de Jenné, parce qu'elle intercepte toute espèce de communication avec Yamina et Sansanding, Bamako et Bouré, d'où l'on tire l'or qui circule dans tout l'intérieur [...]. Les marchands et négociants de Jenné souffrent beaucoup de cette guerre mais ils craindraient de se plaindre ouvertement; je crois, d'ailleurs,

18. A. Hampaté Bâ et J. Daget, 1962, p.67-68. Sur le caractère souvent personnel du pouvoir de Seku Aḥmadu, voir aussi C. Monteil, 1932, p.108 et p.112-113.

19. A. Hampaté Bâ et J. Daget, 1962, p.65.

20. *Ibid.*, p.67 et 280.

21. R. Caillié, 1830, vol. II, p.217-128.

qu'ils n'y gagneraient rien. Plusieurs Nègres me dirent que, depuis qu'elle avait éclaté, les Maures désertaient cette place de commerce pour aller à Sansanding<sup>22</sup>. »

Administrativement, le pays fut divisé en cinq provinces militaires, confiées à des parents ou fidèles disciples. Dans le Jenneri, 'Uthmān Bukhari Hammadun Sangare, son premier disciple, devait surveiller le trafic sur le Niger et la frontière entre le Niger et le Bani; il portait le titre de *amiiru-manhgal*<sup>23</sup>. De Tenenku, le chef de la province du Macina, Bori Hamsala, un neveu de Seku Aḥmadu, devait veiller sur la frontière occidentale. Le chef de Fakala, Alfaa Samba Fuuta, était chargé de la surveillance de la rive droite du Bani. Enfin, les chefs du Haïre, du Nabbe et Dunde, devaient respectivement surveiller les frontières orientales et la région des Lacs.

Hamdallahi, la nouvelle capitale créée en 1820, était le siège du pouvoir central. Nukuma, située en pleine zone d'inondations, était trop vulnérable pendant les hautes eaux. Seku Aḥmadu lui préféra un site plus défensif, à 25 km au sud - sud-est de la ville actuelle de Mopti, dans une zone de contact entre terres inondées et terres exondées. Les travaux ont duré trois ans. La mosquée construite par des maçons de Djenné et le palais de Seku Aḥmadu étaient les monuments les plus imposants de la cité. La ville populaire, qui comptait environ vingt-huit quartiers, était entourée d'un mur d'enceinte percé de quatre portes. La police était assurée par sept marabouts assistés d'un grand nombre de cavaliers qui sillonnaient les quartiers par petits groupes. La ville passait pour être très propre<sup>24</sup>.

La vie à Hamdallahi était réglée par la plus grande austérité. L'emploi du temps des différentes catégories de la société était rigoureusement réglementé. Après la prière du soir, par exemple, toute personne rencontrée dans la rue devait décliner son identité et, si elle était mariée, elle comparait devant la justice. En ville, les cavaliers ne pouvaient, sous peine de sanctions graves, jeter un coup d'œil dans les habitations qu'ils longeaient; les veuves, jeunes ou âgées, devaient être cloîtrées pour éviter que les vieillards ne se remémorent leur jeunesse, etc.

L'œuvre maîtresse de Seku Aḥmadu fut sans conteste l'effort entrepris pour sédentariser les Fulbe. Outre Hamdallahi, il fit procéder à la construction de nombreux villages de cultures et d'élevage. Cette dernière activité, comme il se devait, a retenu toute l'attention des organisateurs. Les pâturages, la transhumance furent réglementés avec minutie. On retrouvait là aussi un type d'organisation paramilitaire<sup>25</sup>.

Toutes ces institutions n'ont porté leurs fruits que sous Aḥmadu-Seku.

22. *Ibid.*, p. 214-215.

23. C'était le général en chef de l'armée.

24. A. Hampaté Bâ et J. Daget, 1962, p. 43-50; voir aussi F. B. S. Diarah, 1982, p. 122-139.

25. A. Hampaté Bâ et J. Daget, 1962, p. 81-103; voir aussi N. Waigalo, 1977, p. 8 et 9.



23.3. Ruines d'une tour de défense du tata [forteresse] d'*Hamdallahi*.  
[Photo : Institut fondamental d'Afrique noire (IFAN), Dakar.]

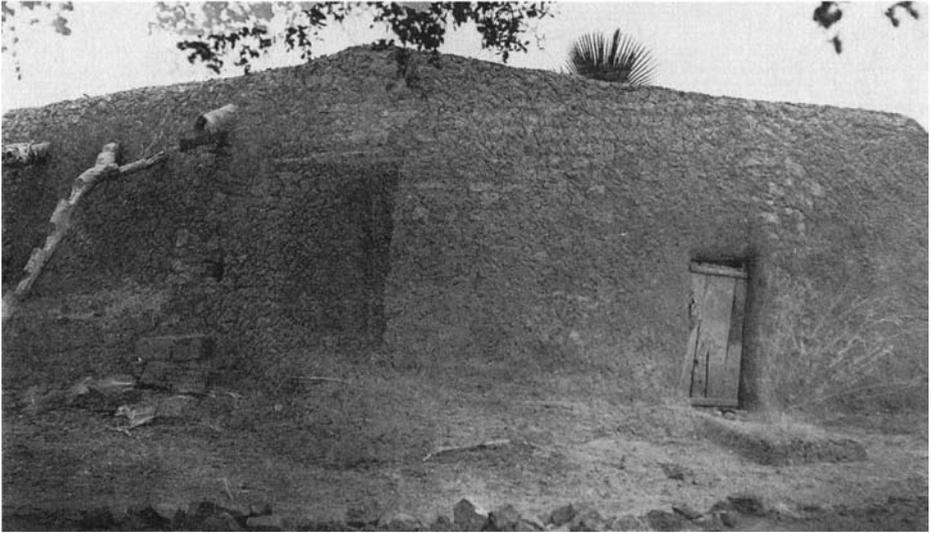
### Le règne d'Aḥmadu-Seku : 1845-1853

Ce règne est considéré au Macina comme le plus calme et le plus prospère, par opposition à celui de son père, riche en guerres, et à celui de son fils, profondément marqué par le conflit avec Sayku ʿUmar (al-Haḍḍj ʿUmar)<sup>26</sup>, mais les débuts n'ont pas été faciles. Les premières difficultés ont surgi au moment de la succession. Seku Aḥmadu mourut le 19 mars 1845. Selon les traditions du Macina, les seuls critères retenus, en principe, pour la nomination d'un nouveau chef de la *diina* étaient la science et la dévotion. Si les partisans d'une succession dynastique en faveur de la famille de Seku Aḥmadu ont pu calmer les appétits de son neveu Balobbo en lui décernant le poste de général en chef de l'armée, il restait d'autres personnes, comme Alfaa Nuhum Tayru et al-Haḍḍj Modi Seydu, qui n'étaient pas de la famille du chef défunt, mais qui remplissaient, mieux que l'aîné de ce dernier, les conditions exigées<sup>27</sup>. La nomination de Aḥmadu-Seku n'a pas manqué de provoquer un certain malaise.

La rigueur de la *diina* devenait de plus en plus intolérable pour les jeunes. Aussi, dès que le nouveau chef fit savoir ses intentions de poursuivre, sans rien y changer, la politique de son père, des pamphlets furent chantés dans tout

26. I. Barry, 1975, p. 24-25.

27. *Ibid.*, p. 15.



23.4. Tombeau de Seku Aḥmadu à Hamdallahi.

[Photo : Institut fondamental d'Afrique noire (IFAN), Dakar.]

Hamdallahi contre « ces vieux marabouts enturbannés, toujours prêts à faire appliquer strictement les lois islamiques sans la moindre indulgence »<sup>28</sup>.

À ces difficultés intérieures s'est ajouté, dès l'annonce de la mort de Seku Aḥmadu, le soulèvement des Bambara du Saro et des Touareg de la région de Tombouctou : « Lorsqu'on annonça la mort de Seku Aḥmadu, tandis que le Macina faisait éclater sa douleur, des tam-tams joyeux retentissaient dans les pays bambara, et les mêmes Touareg, ceux précisément de la mare de Gossi, avaient aussitôt organisé des fêtes pour remercier le ciel de les avoir débarrassés de leur plus redoutable ennemi<sup>29</sup>. »

Si la répression dans le Saro, pays d'origine de la mère de Balobbo, n'a jamais été très violente, elle fut menée contre les Touareg avec la plus grande énergie par le même Balobbo, qui, nous dit-on, voulait saisir cette occasion pour prouver au grand conseil qu'il avait eu tort de lui préférer son cousin<sup>30</sup>.

Profitant de la crise de succession à Hamdallahi, les Touareg de la région de Tombouctou s'étaient débarrassés de Sansirfi, qui y représentait le pouvoir central ; ils avaient même proclamé leur indépendance. Dès le début de l'année 1846, Balobbo marcha contre eux. Attaqués par surprise, ils furent taillés en pièces par les lanciers fulbe, près de la mare de Gossi. Ils demandèrent à la famille Kunta d'intercéder en leur faveur. Shaykh Sīdī

28. *Ibid.*, p. 21 ; voir aussi A. Hampaté Bâ et J. Daget, 1962, p. 259.

29. I. Barry, 1975, p. 21.

30. A. Hampaté Bâ et J. Daget, 1962, p. 259, 266-267.

al-Mukhtar étant décédé peu de temps après Seku Aḥmadu, ce fut son frère Shaykh Sīdī al-Bekkaay qui engagea les pourparlers avec le Macina. Promu illégalement au titre de Shaykh al-Kuntī, Sīdī al-Bekkaay était décidé à tout mettre en œuvre pour avoir la direction effective des affaires de Tombouctou<sup>31</sup>. Malgré l'opposition des chefs de Ḥamdallahi, il s'y rendit en 1847; il réussit à obtenir la suppression de la garnison militaire de Tombouctou; mais n'arriva pas à empêcher Sansirfi de se réinstaller à son poste. Après les Touareg, les Bam-bara du Monimpe ont été la deuxième grande cible de Ḥamdallahi sous Aḥmadu-Seku. Les dernières années de ce règne ont été néanmoins assez paisibles, et, dans l'ensemble, alliant à la fois la fermeté et la diplomatie, le successeur de Seku Aḥmadu réussit à maintenir intactes les frontières du royaume et à rétablir, à l'intérieur, une certaine entente. À sa mort, en février 1853, les difficultés tant intérieures qu'extérieures resurgirent, amplifiées.

### Aḥmadu-Aḥmadu, dernier roi du Macina : 1853-1862

Ce règne s'ouvrit par une grande crise de succession, mettant aux prises les différents membres de la famille de Seku Aḥmadu. L'habitude s'était déjà établie de choisir le chef de la *dīna* parmi les descendants de Seku Aḥmadu. Balobbo, qui était certes un prestigieux chef militaire, savait qu'il ne remplissait pas toutes les conditions, notamment celle de l'érudition, pour être choisi. Il intrigua alors avec le jeune Aḥmadu-Aḥmadu, fils du défunt<sup>32</sup> et réussit à le faire nommer à la magistrature suprême en espérant bien le tenir en tutelle<sup>33</sup> jetant ainsi les germes de la discorde au Macina. Le candidat qui remplissait toutes les conditions pour être élu, Abdullahi-Seku, frère du défunt, ne s'avoua pas vaincu :

« Il décida avec l'appui des Kunta, des armées du Kunari et du Haïre de marcher sur Ḥamdallahi qu'il assiégea. La capitale se divisa en partisans de Aḥmadu-Aḥmadu et de Abdulaye-Seku. L'émotion était vive. Le choc pouvait avoir lieu à n'importe quel moment; le pire fut évité grâce à l'intervention de la vieille Adya auprès de son fils Abdulaye-Seku<sup>34</sup>. »  
Mais à partir de ce moment, le Macina se divisa en parties ennemies qui se faisaient une guerre sourde<sup>35</sup>.

Le règne d'Aḥmadu-Aḥmadu ne fit qu'accentuer ces divisions. Il n'avait ni la culture ni l'envergure politique de ses prédécesseurs. Dès

31. Il venait d'évincer son aîné Shaykh Sīdī Hammada du titre de *cheikh al-Kuntī*, qui revenait de droit à ce dernier. Barth, qui pourtant était un ami, signalera, parmi les traits de caractère de Sīdī al-Bekkaay, celui de n'hésiter devant aucun moyen pour arriver à ses fins (H. Barth, 1863, vol. IV, p. 86-87); voir aussi A. Hampaté Bâ et J. Daget, 1962, p. 274).

32. Son âge varie entre dix-huit et vingt-quatre ans selon les informateurs.

33. A. Hampaté Bâ et J. Daget, 1962, p. 286. Voir aussi I. Barry, 1975, p. 29-30; N. Waïgalo, 1977, p. 1-2.

34. C'était aussi la mère du défunt et la grand-mère d'Aḥmadu-Aḥmadu. Elle passait pour avoir un faible pour son petit-fils.

35. N. Waïgalo, 1977, p. 2.

son accession au pouvoir, il apporta des bouleversements profonds aux fondements mêmes de la *dīna*: les vénérables marabouts furent remplacés par des jeunes de son âge, les mœurs libéralisées<sup>36</sup>. Quarante ans après la fondation de la *dīna*, nous dit Ibrahima Barry, l'enthousiasme était tombé, « les rivalités, les mesquineries, les intérêts personnels reprirent le dessus »<sup>37</sup>; et ce même auteur nous rapporte une anecdote assez significative de l'atmosphère qui régnait dans la classe dirigeante du Macina: un des membres du complot de Balobbo, arrêté par Sayku 'Umar, dit un jour à son geôlier qui se moquait de lui, « quelle que soit la peine que j'encours [il devait être passé par les armes], je la préfère au commandement du petit ». Le petit, c'était Aḥmadu-Aḥmadu<sup>38</sup>.

On comprend aisément que le Macina, miné par ces divisions internes, n'ait pas pu opposer une résistance efficace au mouvement de Sayku 'Umar.

## L'Empire torodbe (tukuloor)

Dans le Soudan occidental, comme dans le Soudan central, la traite négrière, en bouleversant les fondements traditionnels de la société, a créé une situation de crise constante et favorisé l'apparition, un peu partout, d'États qui ne survivaient que par le commerce des esclaves. Au Fouta-Djalon, au Fouta Toro, à Sokoto ou au Macina, où la communauté musulmane était assez importante, la réaction de l'islam à cette situation a revêtu le caractère d'une révolution nationale, dirigée par l'ethnie la plus opprimée de l'époque, les Fulbe. L'esclavage ne fut pas supprimé; mais il fut réglementé par un texte de droit, le Coran. À l'ouest du Niger, entre le Macina, le Fouta-Djalon et le Fouta Toro, une poussière de petits États, dépendant plus ou moins de Ségou ou du Kaarta, échappaient encore à la loi islamique. Morcelés, en proie à des divisions internes, ils ne sauront pas opposer une résistance efficace au prosélytisme combattant d'une jeune confrérie islamique, la Tijāniyya<sup>39</sup>.

36. I. Barry, 1975, p.32, 36, 38-41; N. Waïgalo, 1977, p.34. Voir aussi F. B. S. Diarah, 1982, p.321-332.

37. I. Barry, 1975, p.42.

38. *Ibid.* Sur les divisions internes du Macina sous le règne de Aḥmadu-Aḥmadu, voir aussi E. Mage, 1868, p.263; al-Hajj 'Umar Tal, 1983, p.52-53.

39. Du nom de son fondateur Aḥmad al-Tijāni (1737-1815), cette confrérie vit le jour dans le Sud algérien vers 1782. Elle se répandit très vite dans toute l'Afrique du Nord, et notamment au Maroc où la Zāwiya de Fès en devint le centre le plus important. Elle se différenciait des autres confréries par son caractère relativement plus libéral et la simplicité de ses principes de base. C'est par les Idawa 'li qu'elle fut introduite pour la première fois au sud du Sahara, mais elle n'y connaîtra une grande diffusion que par Sayku 'Umar.

## Le *djihad* de al-Hadjjī ‘Umar et la naissance de l’empire musulman de Ségou, 1852-1864

Après les succès du XVIII<sup>e</sup> et du début du XIX<sup>e</sup> siècle, l’islamisation marquait un peu partout le pas. Les nouvelles théocraties avaient été, elles aussi, secouées par des crises de succession auxquelles il faut ajouter, pour le Soudan occidental, le danger que représentait la puissance française, adversaire résolu de la religion musulmane. C’est ainsi qu’au Fouta Toro, dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, l’islam était menacé à la fois de l’intérieur, de l’est et de l’ouest. Le mouvement de Sayku ‘Umar fut une réponse à cette situation.

### *Les grands traits de la vie d’‘Umar Saydu*

‘Umar Saydu (al-Hadjjī ‘Umar) est né vers 1796<sup>40</sup> à Halwar, dans le Toro, la province la plus proche de la colonie française de Saint-Louis. Issu d’une famille qui avait participé activement à la grande révolution islamique de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, toute son enfance baigne dans la culture islamique. Son intelligence exceptionnelle et sa perspicacité lui font assimiler et approfondir très tôt toutes les sciences islamiques. Il ne tarda pas à rejeter la vieille confrérie *Ḳadirīyya*<sup>41</sup> derrière laquelle s’étaient créées un peu partout, en Sénégambie, de véritables féodalités maraboutiques. Initié à la jeune confrérie *tijāni*, il quitta le Fouta en 1826 pour aller approfondir, à sa source, les principes de sa nouvelle confrérie. Il ne sera de retour dans son village natal qu’au début de 1847<sup>42</sup>.

Vingt années de voyages, dont trois aux lieux saints de l’islam, lui conférèrent un savoir unique en Afrique noire à cette époque, et une grande expérience, tant des pays musulmans parcourus que des États non islamisés. Il revint avec le titre de calife de la *Tijāniyya*<sup>43</sup>, avec la mission d’achever l’islamisation de l’Afrique noire.

À Sokoto, où il séjourna de 1830 à 1838<sup>44</sup>, il fit auprès de Muḥammad Bello l’apprentissage de la guerre sainte. Sa vaste culture et sa forte personnalité firent de lui l’un des personnages les plus importants de l’État musulman de Sokoto. En 1838, rappelé par les siens, il se dirigea vers son pays. Le Fouta Toro, affaibli par les interventions de plus en plus fréquentes des Français et par les incursions périodiques des Massassi dans ses provinces orientales, ne

40. Les traditions du Fouta le font naître à la veille de la bataille de Bungowi, livrée en 1796 par l’Almami Abdul-Kadri pour convertir à l’islam le *damel* du Kayor, Amari Ngone Ndella. C’est la naissance imminente d’‘Umar qui a empêché son père Saydu ‘Uthman, un des disciples de Sulaymān Bal, de participer à cette bataille. Voir, entre autres, M. Kamara, 1975, p. 154, et F. Dumont, 1974, p. 4.

41. La *Ḳadirīyya* est une des confréries les plus anciennes au sud du Sahara, où elle fut introduite par les Kunta.

42. F. Carrère et P. Holle, 1855, p. 194.

43. C’est-à-dire le commandant suprême de la confrérie pour le pays des Noirs.

44. Ce sont les dates admises par les historiens de l’Université Ahmadu Bello de Zaria (Nigéria) d’après une correspondance du 24 décembre 1981 du chef de département de l’époque, Mahdī Adamu.

pouvait plus être une base solide pour le déclenchement d'un *djihad*. 'Umar se fixa donc au Fouta-Djalon, où la Tijāniyya comptait de nombreux adeptes et où, au sein même de la Qādirīyya, il savait pouvoir compter sur l'appui des *alfaayaa*, musulmans intégristes et chauds partisans d'un islam combattant<sup>45</sup>. Malgré l'hostilité du parti *soriyaa* au pouvoir, Sayku 'Umar fait de Jegunko la première base de ses opérations; recrutements, achats d'armes s'intensifient. Parallèlement, il met au point, à travers son ouvrage le plus célèbre, le *Rimah*, l'instrument idéologique de son action<sup>46</sup>. À son retour de la campagne d'explication et de recrutement au Fouta Toro en 1847, il accélère les préparatifs et transfère sa capitale à Dinguiraye, en pays jalonke, dont le chef, Gimba Sakho ne tarda pas à regretter de lui avoir donné asile. Convaincu néanmoins de sa supériorité militaire, Gimba Sakho lança ses troupes contre Dinguiraye. Il fut repoussé et, après plusieurs succès sur de petits villages voisins, les *mudjāhidūn*<sup>47</sup> s'emparèrent, en 1852, de la redoutable forteresse de Tamba, la capitale du pays jalonke.

### *Le déclenchement du djihād*

Venus du pays de Ségou, les Massassi fondèrent, entre le milieu des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, un État dont l'influence se manifesta du Bakhunu (Bakhounou) au Gajaga.

Sa puissance reposait sur une armée de métier redoutable, composée essentiellement de captifs de la Couronne, dévoués corps et âme à leurs maîtres. Toujours au premier rang, c'étaient eux qui se chargeaient de faire des brèches dans les camps ennemis. Leur chef jouait un rôle de premier plan à la cour du *faama*<sup>48</sup>, surtout au moment des changements de règne. C'était lui qui dirigeait toutes les affaires du pays, entre la mort d'un *faama* et l'intronisation de l'héritier présomptif<sup>49</sup>. Le deuxième élément qui faisait la force des troupes du Kaarta, c'était leur cavalerie montée presque exclusivement par des Massassi. Enfin, une certaine maîtrise de la fabrication de la poudre faisait de cette armée une des plus redoutées du haut Sénégal.

Le pouvoir était organisé en une sorte de monarchie absolue où on se succédait en ligne collatérale au sein de la famille Kurubari (Kulibali). Une justice prompte et sévère achevait de donner à cet État une grande effi-

45. Voir Tal, al-Hajj 'Umar, s.d. b, T. Diallo, 1972, p.37, 38, 148 à 150. Les *soriyaa*, au contraire, issus du chef militaire Ibrahim Sorī-Mawdo qui ne dut son intronisation qu'à la pression constante qu'exerçaient sur le nouvel État les Jalonke et les Fulbe, étaient plus politiques que religieux.

46. Il y développe, dans un langage simple qui le met à la portée de ses compatriotes, les principales thèses de la Tijāniyya, enrichies de son expérience personnelle, et des commentaires de nombreux savants de cette nouvelle confrérie. Recopié en de nombreux exemplaires, il est diffusé dans toute l'Afrique subsaharienne et même au-delà. F. Dumont (1974, p. 64-75) nous dit que le *Rimah* est encore aujourd'hui « le livre par excellence des lettrés tijāni, du plus modeste marabout au guide le plus élevé ».

47. Nom donné dans l'islam aux combattants de la foi.

48. C'est le titre que portaient les rois bambara.

49. A. Raffeneil, 1856, vol. I, p.387.

cacité d'intervention, tandis que, par un judicieux système endogamique, les Massassi renforçaient leur puissance par des alliances matrimoniales étudiées.

Très vite, ils étaient devenus les grands arbitres de tous les conflits de la Sénégambie<sup>50</sup>. Leur appui était souvent sollicité pour régler les différends qui opposaient tel pays à tel autre, ce qui leur donnait l'occasion de faire de fructueuses razzias. De loin mieux formés à l'art de la guerre que leurs voisins, ils tiraient en outre de ces bons services un lourd tribut. Ainsi, une à une, toutes les petites chefferies de la région, le Bundu, le Xaso, le Gajaga, furent déstabilisées. Leur pression se faisait sentir jusque dans les provinces orientales du Fouta Toro<sup>51</sup>.

Il en fut ainsi jusqu'à la guerre civile qui éclata, en 1843, au Kaarta entre Massassi et Jawara (Diawara). Quand ils arrivèrent dans le pays vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, les premiers se comportèrent comme les protecteurs des seconds qu'ils avaient trouvés sur place. Mais, une fois à la tête du pays, ils ne tardèrent pas à se conduire en vrais maîtres et à refouler vers le sud les Jawara, qui furent désormais soumis à de lourds impôts et à toutes sortes de vexations<sup>52</sup>. En 1843, les Jawara chassés de Nioro, leur capitale, se révoltèrent, plongeant le Kaarta dans une guerre civile qui allait durer sept ans. Les Massassi gagnèrent la guerre en 1850; mais ils étaient désormais affaiblis et divisés<sup>53</sup>.

Les Massassi de l'Ouest (ceux de la région de Koniakary) n'avaient pas voulu participer à la guerre contre les Jawara, déclarée, selon eux, par Mamadi Kandia, le dernier roi kurubari, pour des raisons personnelles<sup>54</sup>. Pour se venger, ce dernier les laissa seuls face à l'armée musulmane. Après la prise de Koniakary, les Massassi se rassemblèrent à Yeliman pour défendre, en vain, l'ancienne capitale royale: elle fut détruite en février 1855, entraînant la soumission de Mamadi Kandia et de tous les chefs du Kaarta (les chefs des Jawara, des Kagoro, des Fulbe du Bakhunu). Le 11 avril 1855, ce fut l'entrée triomphale des *mudjāhidūn* à Nioro. Les Massassi se virent imposer les règles de l'islam.

Elles apportaient dans leur vie de tous les jours des bouleversements tels que des révoltes ne tardèrent pas à éclater un peu partout, tenant les troupes musulmanes en haleine jusqu'en 1856. La répression fut d'une extrême violence; Mamadi Kandia et un grand nombre de Massassi furent mis à mort. Ceux qui échappèrent se plièrent vers les frontières de Ségou.

50. A. Hampaté Bâ, enregistrements des 10 et 11 février 1982. Voir aussi F. Carrère et P. Holle, 1855, p. 181; et E. Mage, 1980, p. 97.

51. Les esclaves capturés lors de ces guerres et razzias étaient vendus aux autorités de Saint-Louis ou de la Gambie, dont ils étaient devenus les grands fournisseurs.

52. A. Raffenel, 1846, p. 298-301, et 1856, vol. I, p. 337.

53. A. Hampaté Bâ, enregistrements des 10, 11 et 15 février 1982; F. Carrère et P. Holle, 1855, p. 184.

54. Le prétexte du conflit fut l'assassinat d'un prince jawara par le fils de Mamadi Kandia. Mais la raison profonde est que les Jawara n'en pouvaient plus de la domination bambara devenue insupportable (arrogance, tributs exorbitants et par surcroît renvoi de Nioro), selon le *jeli* bambara rapporté par D. S. Diallo, 1977, p. 10.

Sayku ‘Umar laissa la province sous la direction d’Alfaa ‘Umar Ceerno Baylaa et se dirigea vers le Khasso, que les Français avaient soustrait de son influence en y créant une confédération dirigée par leur ami Diouka Sambala de Médine. Le siège de cette ville fut le plus difficile que l’armée musulmane eut à affronter. Malgré une artillerie qui les taillait en pièces, elle résista avec un acharnement qui forçait l’admiration de ses adversaires. L’enjeu était important. Il s’agissait, pour les Fuutanke, de lever tant d’années d’humiliations, de vexations imposées par la nouvelle politique française au Sénégal. Ce ne fut pas un hasard si le général qui s’est le plus distingué à Médine fut Mamadou Kuro, le chef du village de Ngano, détruit en 1854 par les troupes françaises.

Toute la base idéologique du *djihād* reposait sur la protection divine ; on comprend dès lors que les disciples de Sayku ‘Umar, Moḥammadou Aliou Tyam et Ceerno ‘Abdul<sup>55</sup>, aient tenté de justifier l’échec de Médine par l’indiscipline des *tālib*, ou le fait que leur *shaykh* n’aurait pas eu mission de combattre les Blancs. La durée du siège, les renforts successifs acheminés sur Médine et la rage avec laquelle les *mudjāhidūn* se sont battus montrent bien que le *shaykh* était d’accord. D’ailleurs, dans les premiers récits que nous avons de la bataille, il n’est nulle part question de réserves quelconques de Sayku ‘Umar sur le déclenchement du conflit. En revanche, nous savons que Moḥammadou Aliou Tyam a, tout au long de son ouvrage, le souci de justifier toutes les défaites de l’armée musulmane par l’indiscipline des *tālib*<sup>56</sup>. Le siège a duré trois mois, et la situation des assiégés était presque désespérée, quand une hausse inattendue des eaux permit à Faidherbe lui-même de venir débloquer le fort, le 18 juillet 1857.

Le Fouta a perdu, à Médine, beaucoup de ses enfants, et parmi les meilleurs. La preuve venait d’être faite que les Français étaient devenus les maîtres de la Sénégambie. Pour reconstituer ses forces, Sayku ‘Umar poursuivit sa marche vers le Bundu et le Fouta. Partout, il exhorta les populations à refuser la cohabitation avec les Blancs, en émigrant vers le nouvel État musulman qu’il venait de fonder à l’est. Dès lors ce fut la lutte sans merci contre les Français à Ndium-du-Ferlo (février 1858), Matam (avril 1859), Arundu (Arundou) et Gemu (Gémou) (octobre 1859).

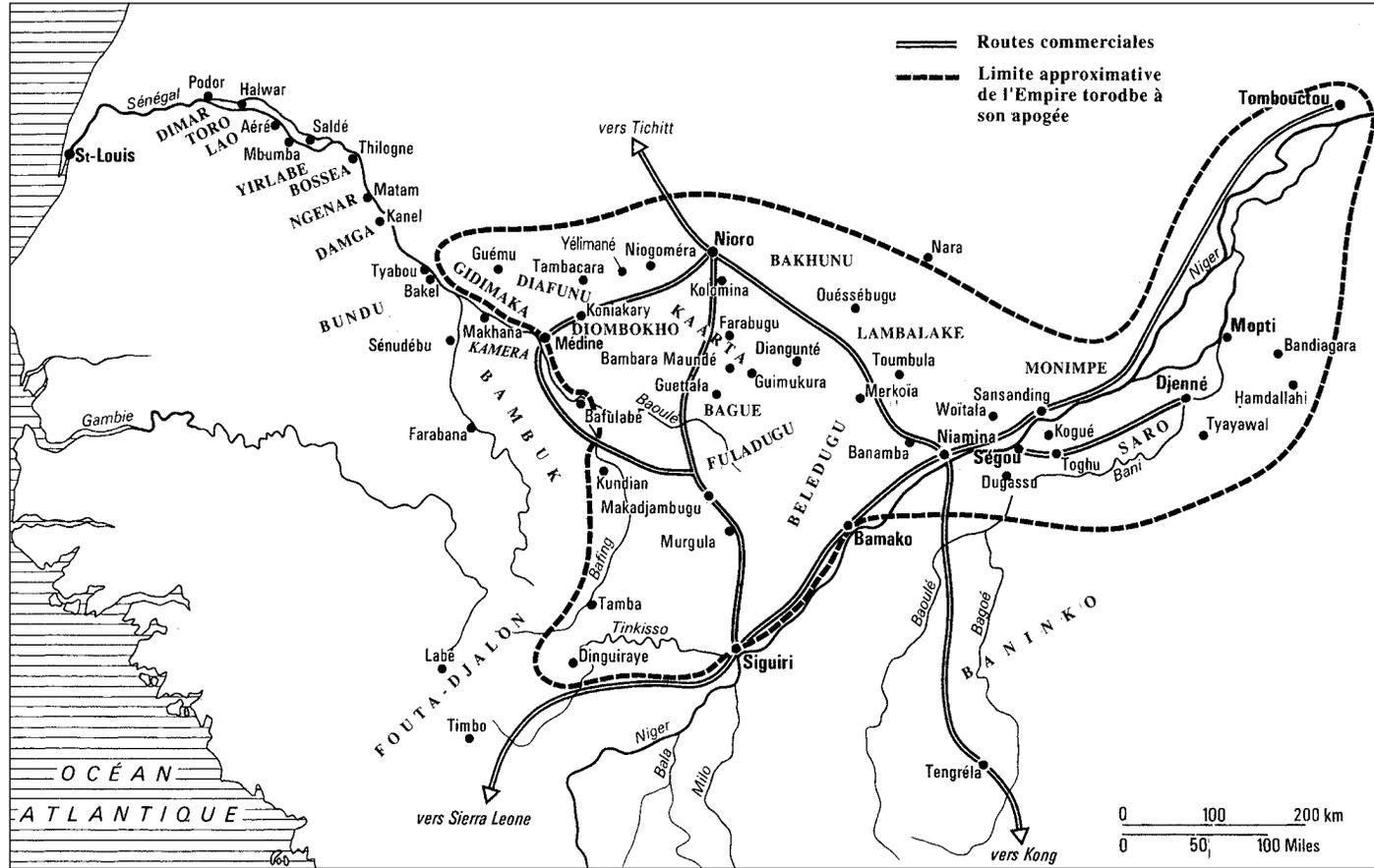
Ce fut avec une suite évaluée à au moins 40 000 personnes qu’il revint du Fouta en juillet 1859<sup>57</sup>. Que la lutte contre les Français n’ait pas été la mission première que Sayku ‘Umar s’assignait ne fait aucun doute ; mais, malgré une conscience très claire de la supériorité de leur armement, il les a combattus avec acharnement à Médine, Gemu, Ndium et Matam<sup>58</sup>.

55. C’est l’informateur principal d’E. Mage sur la vie de Sayku ‘Umar.

56. Les traditions actuelles, pour les mêmes raisons, ne font que reprendre cette version.

57. Selon les informations recueillies par E. Mage à Ségou en 1864, de nombreux contingents l’avaient déjà précédé à Nioro. Mais on ne peut prendre ces chiffres à la lettre.

58. Partout en Afrique occidentale, les Français étaient les agresseurs et non les agressés. Ce sont eux qui ont pris l’initiative de combattre les chefs qui gênaient leurs intérêts économiques.



23.5. L'Empire torodbe à son apogée (d'après M. Ly-Tall).

*La marche sur Ségou*

Plus que ceux du Kaarta, les Bambara du Beledugu (Beledougou) et de Ségou étaient réfractaires à l'islam. Ceux de Ségou notamment avaient résisté à plusieurs siècles de prosélytisme des marabouts marka (dafin), bozo, somono et au *djihād* de la *diina* du Macina. Fondé dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, à la faveur du vide politique créé par le démembrement des empires du Mali et du Songhay, le *fanga* (pouvoir) de Ségou, s'exerçait avec force sous Ngolo Jara (1766-1790), du Mande jusqu'à Tombouctou. Des garnisons de *tonjon* [les esclaves de la Couronne] stationnées aux différents points stratégiques, assuraient la sécurité du pays, tandis que le reste de l'armée, par des raids réguliers chez les voisins, déversait des esclaves sur les marchés de Kangaba et de Sansanding. C'était la première source de revenus du *faama* et des *tonjon*. Sur le plan administratif, le pays était divisé en cinq provinces, ayant chacune à sa tête un fils du *faama*.

Sous Monzon, fils et successeur de Ngolo Jara (1790-1808), la force de Ségou se manifesta jusqu'en Sénégalie. En 1796, tous les pays compris entre le Niger, le Kaarta et le Bundu furent saccagés par ses armées; les voisins immédiats, le Beledugu, le Dedugu (Dedougou) et le Fuladugu (Fuladougou), furent soumis<sup>59</sup>.

Avec le règne de Da Monzon (1808-1827), commença une longue décadence marquée notamment par l'émancipation des Fulbe et la naissance, sur les frontières orientales de Ségou, d'un État musulman de plus en plus menaçant, la *diina* de Hamdallahi. C'est un pays en crise que visite Sayku 'Umar vers 1839, à son retour de La Mecque. Le *faama* régnant, Cefolo, était très malade, presque mourant. La lutte pour le pouvoir était déjà engagée dans la famille royale. Un des prétendants au trône, Torokoro Mari, accepta même de se faire convertir par le marabout tukuloor en prison, moyennant ses bénédictions et ses prières<sup>60</sup>. Une alliance scellée entre eux devait permettre, le moment venu, une islamisation pacifique de Ségou.

Mais, en 1859, Torokoro Mari, dont les vœux avaient été exaucés et qui régnait depuis six ans, fut dénoncé et mis à mort par les *tonjon*<sup>61</sup>. Sayku 'Umar, de retour du Fouta, décida de marcher sur la capitale bambara. Il quitta Nioro le 12 septembre 1859 et se dirigea vers Ségou en prêchant et convertissant sur sa route. Dans le Beledugu, le 20 novembre 1859, la redoutable citadelle de Merkoïa, dans laquelle avaient trouvé refuge les fugitifs du Kaarta, opposa une résistance farouche à cette avancée de l'islam et, pour la première fois, les *mudjāhidūn* furent obligés de se servir de deux obusiers pris aux Français en 1858. La progression devint désormais lente. Le 25 mai 1860, le Niger fut atteint à Niamina. L'armée musulmane se trouva ainsi sur le territoire de Ségou.

59. L. Tauxier, 1942, p. 101.

60. A. Koné, 1978, p. 62.

61. *Ibid.*; voir aussi E. Mage, 1868, p. 234-246.

Dans la capitale bambara, 'Alī Monzon Jara avait remplacé, en 1859, Torokoro Mari, jugé trop favorable aux musulmans; il ne fut investi qu'après avoir prêté serment de défendre Ségou contre toute intrusion de l'islam<sup>62</sup>. Il ne pouvait donc pas, malgré son prénom musulman, avoir embrassé sincèrement cette religion, comme devaient l'avancer plus tard les chefs du Macina. Il rassembla une puissante armée commandée par son propre fils, à Woïtala. La bataille engagée dans ce village passe pour avoir été parmi les plus meurtrières du *djihād*. Ce ne fut qu'au bout de quatre jours de combats que ce rempart fut pris, le 9 septembre 1859, ouvrant la voie à la marche sur Ségou.

La seule voie de salut pour 'Alī Monzon restait l'alliance avec ses adversaires d'hier, les chefs du Macina. Depuis la révolution islamique dans ce pays, Ḥamdallahi et Ségou avaient toujours été en guerre. Toutes les tentatives des différents chefs du Macina de soumettre Ségou s'étaient soldées par un échec<sup>63</sup>. Profitant même des crises de succession au Macina, les Bambara y avaient porté plusieurs fois la guerre<sup>64</sup>. Mais le chef de Ḥamdallahi, comme celui de Ségou, était d'autant plus disposé à faire table rase du passé que Sayku 'Umar, par sa présence dans le Soudan nigérien, mettait en cause à la fois son hégémonie politique et sa suprématie religieuse. Mais, en butte à des crises profondes, ils ne sauront, ni l'un ni l'autre, opposer une résistance efficace à l'armée du *shaykh*, plus unie, mieux organisée et mieux équipée. Le 9 mars 1861, l'armée musulmane entra à Ségou. 'Alī Jara, informé, eut juste le temps de sauver sa tête en se réfugiant au Macina.

### *Le conflit avec le Macina*

De Sokoto à Jegunko, le pèlerin tukuloor, avec sa suite imposante, ses nombreux biens et ses intentions à peine voilées d'aller en guerre contre les infidèles, n'a pas manqué d'inquiéter les souverains, qu'ils fussent traditionalistes ou non. Les musulmans se partageaient entre trois grandes aires d'influence: le Fouta Toro au nord-ouest, le Fouta-Djalon au sud-ouest, le Macina à l'est. À l'intérieur de ce triangle, le Bundu excepté, se trouvait une masse de pays non musulmans, dans laquelle, quand les conditions s'y prêtaient, les musulmans lançaient des expéditions à caractère de guerre sainte, mais dont le mobile profond était souvent de se procurer des esclaves<sup>65</sup>. Il n'en demeurait pas moins qu'un peu partout, après les succès des premières années, les souverains musulmans étaient plutôt sur la défensive. C'était le cas notamment de celui du Macina dans ses rapports avec ses voisins non musulmans.

62. E. Mage, 1868, p. 246.

63. M. Delafosse, 1972, vol. II, p. 293.

64. I. Barry, 1975, p. 27.

65. On retrouve ce phénomène également dans les pays hawsa, où les souverains musulmans se gardaient d'islamiser tout le monde, pour ne pas se priver de réserves d'esclaves.

Sayku 'Umar ne pouvait pas ne pas être perçu comme un rival dangereux. Après sa victoire sur les Massassi en avril 1855, il annonça la « bonne nouvelle » à bon nombre de souverains musulmans, dont celui du Macina ; la réponse de ce dernier, le sommant de retourner chez lui, n'aurait déjà rien de bon quant aux relations futures entre les deux personnalités religieuses du Soudan nigérien<sup>66</sup>. Dès l'année suivante, en août 1856, une armée du Macina se porta au-devant de Sayku 'Umar. L'affrontement, à Kasakary, fut le point de départ d'un conflit qui devait durer jusqu'en 1864.

Et pourtant, les deux chefs musulmans avaient tenté, à travers plusieurs lettres, de trouver une solution à leur différend. Mais c'était presque un dialogue de sourds : Sayku 'Umar s'appuyait sur sa vaste culture islamique pour démontrer au souverain du Macina que, loin de le combattre, il devait s'associer à lui pour lutter contre les infidèles ; Aḥmadu-Aḥmadu, lui, donnait des arguments plus politiques en considérant toute la zone qui allait de Ségou jusqu'au Kaarta comme relevant de son influence<sup>67</sup>.

Après l'entrée de l'armée de Sayku 'Umar à Sansanding, en octobre 1860, les armées de Ségou et du Macina coalisées vinrent camper en face de cette ville. Ce face-à-face dura deux mois, aucune des parties ne voulant prendre l'initiative des combats. Mais, dans cette atmosphère de grande tension, un petit incident suffit pour provoquer le choc en février 1861<sup>68</sup>.

Nous voyons donc que, jusqu'au dernier moment, Sayku 'Umar ne semble pas avoir souhaité le conflit<sup>69</sup>. N'avait-il pas lui-même condamné, en termes très violents, le conflit armé entre les sultans du Borno et de Sokoto ? La proposition qu'il avait faite au souverain du Macina, qui n'avait pas réussi à convertir les Bambara de Ségou<sup>70</sup> de s'associer à lui, devait être très sincère. Mais il était également difficile à Aḥmadu-Aḥmadu d'accepter cette proposition, car c'eût été reconnaître sa suprématie. Malgré l'échange de nombreuses lettres, le conflit était donc difficilement évitable, chacun restant sur ses

66. Pour Aḥmadu-Aḥmadu du Macina, tous les pays non musulmans compris entre le Niger et le Kaarta étaient dans sa zone d'influence.

67. Voir, sur cet échange de lettres entre 'Umar et Aḥmadu-Aḥmadu, la récente traduction et annotation, dans al-Hājj 'Umar Tal, 1983 ; on peut aussi voir, avec intérêt, F. Dumont, 1974 ; F. B. S. Diarah, 1982 et M. al-Hafiz al-Tidjani, 1983.

68. Tirs des Macinanke sur des partisans de Sayku 'Umar qui se baignaient, selon F. Dumont, 1974, p. 126 ; coups de fusils échangés entre les pêcheurs des deux camps selon E. Mage. Quand Sayku 'Umar, informé, tenta de contenir ses troupes, elles avaient déjà commencé à traverser le fleuve, E. Mage, 1980, p. 106.

69. Selon tous nos informateurs du Fouta, il ne l'a pas voulu (O. Bâ, s. d., p. 109, verso ; Tapsiru Ahmadu Abdul Niagane, enregistrement du 3 mai 1981 ; al-Hadj Aḥmadu Ibrahim Datt, enregistrement du 4 mai 1981). Au déclenchement du grand *djihād*, en juin 1854, le Kaarta et Ségou étaient les seuls objectifs que se fixait 'Umar, selon M. A. Tyam, 1935, p. 45. Du côté des traditions du Macina également, N. Waigalo (1977, p. 6) nous rapporte que la mission d'Aḥmadu Haimut de Haïré avait pour but d'éviter le conflit, et de solliciter l'appui du chef du Macina dans la poursuite du *djihād* vers le pays mossi.

70. À l'approche de Sayku 'Umar, quelques conversions de circonstance ont été faites ; mais elles ne changeaient rien au fond du problème : les Bambara de Ségou restaient profondément attachés à leurs religions. Les nombreuses idoles trouvées à Ségou seront exposées à Hamdallahi (M. A. Tyam, 1935, p. 183-184). Sur la religion des Bambara avant le *djihād* du *shaykh*, voir E. Mage, 1868, M. Delafosse, 1972, L. Tauxier, 1942, C. Monteil, 1977 et al-Hājj 'Umar Tal, 1983.

positions<sup>71</sup>. L'alliance du chef du Macina avec Ségou donna à Sayku 'Umar l'argument juridique pour le combattre.

Après un séjour d'un an dans la capitale bambara, 'Umar marcha sur le Macina, en avril 1862. Ḥamdallahi fut occupé dès le mois suivant. Aḥmadu-Aḥmadu, blessé au cours de la bataille de Tyayawal (10 mai 1862)<sup>72</sup>, fut achevé. Balobbo, qui n'avait jamais renoncé au trône du Macina, se soumit assez facilement, espérant arriver ainsi à ses fins. Mais Sayku 'Umar ne laissait jamais le pouvoir à ceux qui l'avaient combattu. Croyant avoir réalisé, avec la disparition d'Aḥmadu-Aḥmadu, l'unité tant sollicitée avec le Macina, il laissa tous les grands dignitaires du pays en fonction<sup>73</sup>; mais, dès janvier 1863, il le plaça sous la dépendance de son fils Aḥmadu, se proposant lui-même de « continuer à opérer contre les infidèles, à la tête de ses troupes grossies de celles du Macina »<sup>74</sup>.

Balobbo, déçu, se tourna vers Tombouctou en mars 1863; il savait qu'il aurait trouvé, en Sīdī Aḥmad al-Bekkaay, un adversaire résolu contre Sayku 'Umar. Informé, ce dernier le fit arrêter, ainsi que bon nombre de ses partisans.

#### *La coalition Tombouctou-Macina et la fin de Sayku 'Umar*

Nous avons vu que Tombouctou dépendait nominalement de Ḥamdallahi. La réalité du pouvoir y était en fait entre les mains des Kunta, dont le chef, Sīdī Aḥmad al-Bekkaay, était particulièrement jaloux d'une certaine suprématie religieuse qu'il avait dans tout le Soudan nigérien. La progression de l'armée du *shaykh* ne pouvait pas ne pas l'inquiéter. Dès 1860, il entra en contact avec les Bambara et leur proposa son appui moral<sup>75</sup>. Deux années plus tard, en 1862, pendant qu'il faisait des propositions de paix à Sayku 'Umar, il offrait, au même moment, son aide à la révolte qui grondait à Ḥamdallahi<sup>76</sup>. Balobbo et ses partisans évadés organisèrent la révolte avec son appui. À Mani-Mani d'abord, dans le Kunari ensuite, les coalisés infligèrent, à l'armée du *shaykh*, de sévères défaites; elle perdit ses meilleurs généraux, Alfaa 'Umar Ceerno Baylaa et Alfaa 'Uḥmān, en mai et juin 1863<sup>77</sup>. Après huit mois de siège, le reste de l'armée tenta une sortie le 7 février 1864. Poursuivi, Sayku 'Umar se réfugia dans la grotte de Degem-

71. Voir le détail de ces lettres dans F. Dumont, 1974, p. 141-182, et dans al-Hajj 'Umar Tal, 1983.

72. Tyayawal est un bois dans une zone marécageuse qui se trouvait près de Sofara. C'est là qu'eut lieu le dernier grand affrontement entre les armées d'Aḥmadu-Aḥmadu et de Sayku 'Umar. Les Macinanke se sont défendus avec acharnement, mais certains chefs militaires du Macina se seraient volontairement abstenus d'être à Tyayawal (N. Waïgalo, 1977, p. 32), et surtout l'armée du *Shaykh* dominait celle du Macina, tant par son armement que par son organisation. Les actions d'éclat individuelles occupaient une trop grande place chez les Fulbe.

73. N. Waïgalo, 1977, p. 33.

74. E. Mage, 1868, p. 268.

75. En 1860 il envoie une lettre dans ce sens à 'Alī Monzon (C. Gerresch, 1976, p. 894).

76. C. Gerresch, 1976, p. 895. Toute la famille kunta ne partageait pas les vues de Sīdī Aḥmad al-Bekkaay. Une grande partie de cette famille était plutôt favorable à Sayku 'Umar (C. Gerresch, 1976, p. 893).

77. M. A. Tyam, 1935, p. 190-192, notes 1092 et 1110.

bere, où il trouva la mort, le 14 février 1864, quelques heures avant l'arrivée des renforts dirigés par son neveu Tijaani-Alfaa. Ce dernier, fou de rage, poursuivit la lutte avec acharnement contre les coalisés qui ne s'entendaient plus (chacun voulant le pouvoir pour lui). Un à un, ils furent défaits. En février 1865<sup>78</sup>, Sīdī al-Bekkaay, l'âme de la coalition, fut tué dans un affrontement à Sare Dina, dans le Sebera. Tijaani devint le maître du Macina et de Tombouctou. Après le Kaarta et Ségou, ce sera la province la plus importante de l'empire.

## Structures politiques, économiques et sociales de l'Empire torodbe

### *Sayku 'Umar et l'armée des mudjāhidūn*

Avec l'occupation du Macina, l'empire atteignit ses limites maximales qui allaient du Gidimaka à Tombouctou, et de Dinguiraye au Sahara<sup>79</sup>. Plus qu'un État centralisé, cet immense territoire se présentait comme une série de places fortes où une administration politico-religieuse avait pour vocation de consolider l'islamisation. Sayku 'Umar, sur le prestige de qui reposait toute cette construction, ne se concevait que comme un *mudjāhid*, un combattant de la foi. Il ne se souciait pas beaucoup d'organisation ou d'administration, et se contentait de nommer, dans chacune des localités nouvellement converties, des *tālib*. Ce choix se faisait en général sur la base des critères de l'instruction et de la moralité<sup>80</sup>.

C'est à ces *tālib* que revenait la tâche d'organisation. Sayku 'Umar lui-même était avant tout un mystique<sup>81</sup> convaincu d'avoir été chargé d'une mission divine, celle de parachever l'islamisation des Noirs. Dans l'exécution de cette tâche, rien ne l'arrêtait, ni l'hostilité de certains souverains musulmans ni la résistance farouche des non-musulmans. À l'instar du Prophète, dont il était convaincu d'être l'héritier, les obstacles rencontrés, loin de le décourager, le renforçaient dans sa détermination : « L'héritier hérite de tout ce que possède celui dont il est l'héritier<sup>82</sup>. » Sur le plan physique, le seul témoignage oculaire que nous ayons de lui est de Paul Holle, qui dit l'avoir vu, en août 1847, à Bakel ; il le présente comme « un homme à la figure remarquable, sur laquelle se peignent une vive intelligence, un sentiment de méditation et de calcul »<sup>83</sup>. Il était brillamment secondé par le plus grand de ses généraux, Alfaa 'Umar Ceerno Baylaa Waan, avec qui il disait avoir toujours une totale identité de vues<sup>84</sup>. Le second personnage qui était le plus proche de lui était

78. E. Mage, 1868, p. 450.

79. E. Mage, 1980, p. 113, donne, comme limites occidentales, Médine et Tengrela ; Dinguiraye et le Gidimaka semblent correspondre davantage à la réalité.

80. Comme l'a si bien montré F. Dumont (1974, p. 121), c'était un « antisultan ». Il est significatif que ce soit un islamologue qui ait, pour la première fois, mis l'accent sur ce caractère fondamental de Sayku 'Umar. Malheureusement, les nombreux écrits de ce dernier ne sont pas encore traduits.

81. Il était souvent en *khalwa*. Toutes ses grandes décisions se prenaient après une de ses retraites spirituelles.

82. Al-Hājj 'Umar Tal, s. d., (b).

83. F. Carrère et P. Holle, 1855, p. 191-192.

84. Tapsiru Ahmadu Abdul Niagane, enregistrement du 3 mai 1982.

‘Abdullaahi Hawsa, qui l’avait suivi depuis Sokoto. D’une façon générale, malgré l’ascendant personnel qu’il avait sur ses compagnons et que renforçait la doctrine de la Tījāniyya sur les rapports entre le *shaykh* et les disciples, il associait les *tālib* à toutes les grandes décisions. Il ne pouvait d’ailleurs pas en être autrement dans ce milieu à dominante torodbe, où chacun tenait à sa petite personnalité. C’est pendant ses retraites spirituelles qu’il mûrissait la plupart de ses projets, en puisant largement dans l’expérience du prophète Muḥammad et des califes de l’islam qui l’avaient précédé. Ensuite, il les soumettait à l’approbation du conseil des *tālib*<sup>85</sup>. Il était en effet très important, pour le succès du *djihād*, d’avoir l’adhésion permanente de ces disciples qui avaient quitté famille et patrie pour le suivre. Aussi ne ménageait-il aucun effort pour les attacher à sa personne, tant par des démonstrations de ses pouvoirs surnaturels que par des distributions de biens. Les traditions ont gardé de lui l’image d’un homme très généreux<sup>86</sup>. Il veillait particulièrement à l’entretien de l’armée.

C’est dans les pays hawsa que Sayku ‘Umar avait recruté les premiers éléments de cette armée qui n’a cessé de grossir de Sokoto jusqu’à Dinguiraye. Multiraciale, elle comprenait les contingents du Fouta Toro, du Hawsa, du Fouta-Djalon, du Khasso, du Kaarta, de Ségou. Les premiers étaient de loin les plus importants : de Jegunko jusqu’au départ de Nioro en 1859, le Fouta Toro n’a cessé d’alimenter l’armée du *djihād*<sup>87</sup>.

Elle comprenait quatre bataillons organisés chacun autour d’un contingent du Fouta : le bataillon du Toro comprenait le Toro, le Bundu, le Gidimaka, une partie du Fouta-Djalon ; le bataillon des Yirlabe regroupait les Yirlabe, les Habbiyabe, le Xaso, le Diafunu (Diafounou), le Bakhunu, les Fulbe Wolarbe ; celui du Ngenar comprenait les Ngenar, les Bosseyabe, les Jawara, les Massassi ; enfin, le bataillon de Murgula regroupait les Malinke et une partie du Fouta-Djalon. La garde du *shaykh* était assurée par un important groupe à dominante hawsa<sup>88</sup>. Chacun des bataillons avait un pavillon distinctif (noir pour les Yirlabe, rouge et blanc pour les Toro).

L’armement était composé essentiellement de fusils de traite et de sabres ; quelques rares privilégiés avaient des fusils à deux coups. Un important groupe de forgerons suivait l’armée et la ravitaillait en balles<sup>89</sup>.

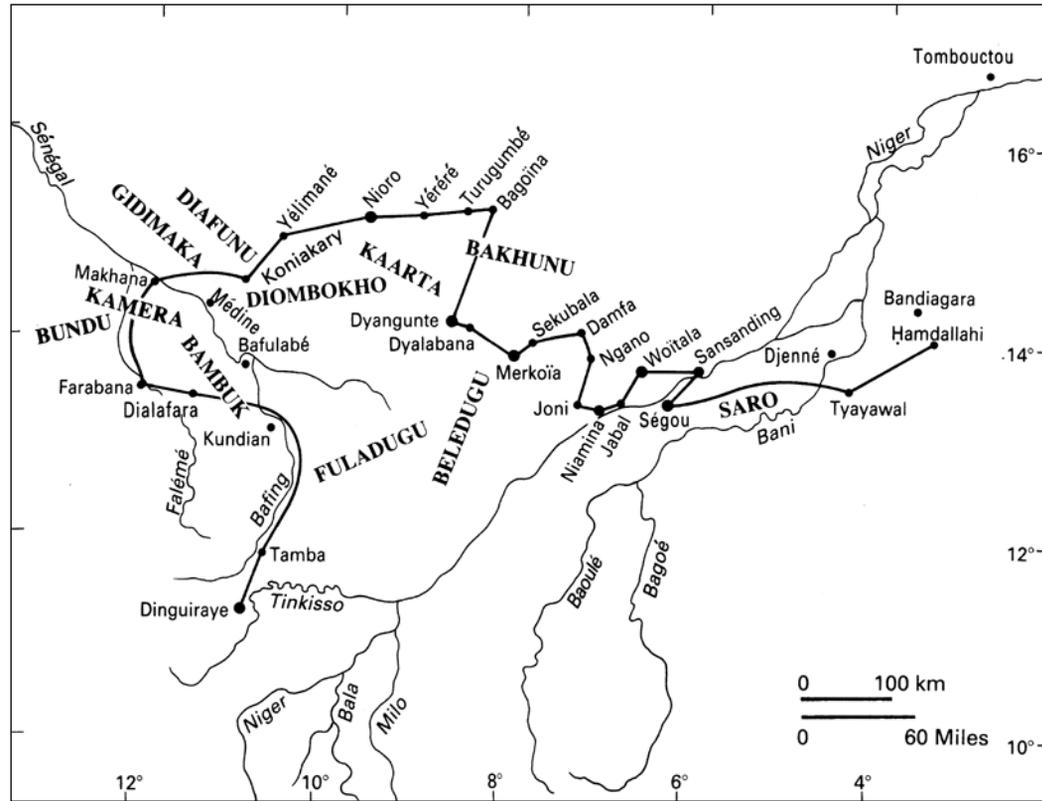
85. M. A. Tyam (1935) nous le montre souvent en *khalwa*. Ce même auteur nous fait part de désobéissances des *tālib*, mais toujours pour justifier un échec. Aussi ne sait-on quel crédit accorder à ces différents témoignages ; leur nombre suffit à militer en faveur de la réalité de certains.

86. Distribution de biens à Nioro, avant le départ vers Médine, et à Ségou, avant le départ pour le Macina.

87. Chaque fois qu’il eut besoin de reconstituer son armée, ce fut vers le Fouta Toro qu’il dirigea ses émissaires : en 1849 pour préparer l’attaque de Tamba, en 1854 avant le grand *djihād*, en 1855 après la bataille très meurtrière de Yeliman (M. A. Tyam, 1935, p.43, 44, 47). Le mouvement continuera sous son fils Aḥmadu. Lui-même y fit, en 1858-1859, avant de marcher sur Ségou, une importante tournée dont il ramena, civils et militaires compris, plus de 40 000 personnes.

88. O. Bâ, s. d., p.78 verso. Nous voyons que les *sofa* n’existaient pas encore en tant que bataillon.

89. E. Mage nous a fait le point des munitions d’Aḥmadu à la veille de la bataille de Toghu : 4 200 kg de poudre du pays, 15 à 20 kg de poudre d’Europe, 9 gros sacs de pierre à fusil, 150 000 balles (E. Mage, 1868, p.415).



23.6. De Dinguiraye à Hamdallahi (d'après M. Ly-Tall).

En juillet 1858, à Ndium-du-Ferlo, des partisans de Sayku ‘Umar prirent au capitaine Cornu, en déroute, deux obusiers de campagne, en panne. Réparés par l’ingénieur de l’armée Samba Ndiaye, ils jouèrent un rôle important dans les campagnes du Beledugu et de Ségou. Mais, ce qui faisait la force des *mudjahidūn*, c’était surtout leur foi, et une stratégie assez élaborée. Régulièrement, le *shaykh* les entretenait des promesses de jouissance dans ce monde et dans l’autre, faites aux combattants de la foi<sup>90</sup>. A la veille des combats difficiles, nous le voyons redoubler d’activité. Puisant dans le Coran et dans les principaux écrits sur la vie du prophète Muḥammad et de ses compagnons, il poussait ses hommes à braver toutes les difficultés. Ainsi à Yaguinne, « le Différentiateur ordonna aux crieurs d’appeler l’armée ; l’armée se rassembla, le cheikh la harangua, le savant qui ne se trompe pas [...]. Là, l’unique réjouit les talibés ; il attira leur attention sur les promesses [de récompenses] et les menaces de [châtiments éternels] ; les traditions [sur le Prophète] et les maximes furent exposées. Il prêcha, il remplit leur cœur [d’aspirations] vers l’autre monde, si bien qu’il ploya pour eux ce monde comme un rouleau et que l’autre monde devint [leur] but »<sup>91</sup>.

De même, pendant le siège de Médine, nous le voyons déployer une énergie inlassable pour remonter le moral de ses troupes et les assurer de la protection divine du paradis. Et quand Paul Holle, pour le dénigrer, dit à un très jeune *tālib* mourant : « Malheureux pourquoi ton Al Aghi n’a-t-il pas ce matin marché le premier à l’assaut ? Le moribond, jetant sur Paul Holle un regard de profonde pitié, s’écria : “ Mon Dieu, mon Dieu ! Je te remercie, je meurs ! Je vois le paradis ” [...] »

Cette armée fanatisée avait en face d’elle des adversaires souvent divisés. Ce fut le cas dans le Bambuk (Bambouk), au Kaarta, à Ségou, au Macina. Elle avait également une nette supériorité dans la stratégie des combats : manœuvre de diversion, encerclement de l’ennemi, rapidité de mouvement, toutes les techniques militaires qui avaient déjà permis au Prophète et à ses compagnons de reconquérir en quelques années d’immenses territoires. Même la terreur était une arme stratégique : massacre des hommes, réduction à l’esclavage des femmes et des enfants<sup>92</sup> brisaient le moral des pays menacés et amenaient certains à se rendre sans combattre. À l’approche d’un pays, la procédure était toujours la même : des émissaires étaient envoyés auprès du chef pour l’inviter à se convertir ; s’il acquiesçait, on lui rasait la tête, on lui remettait un chapelet, un *satala*, on lui apprenait les règles élémentaires de l’islam, et on procédait de même sur ses sujets ; un *tālib* et une petite garnison devaient consolider cette conversion. Ce recours à la conversion pacifique leur fit éviter de nombreuses batailles, dont certaines auraient pu être difficiles. Ainsi, la redoutable citadelle de Farabana a été investie sans grande résistance, en 1854.

90. Selon les traditions, il prêchait toutes les nuits (O. Bâ, s. d., p. 86).

91. M. A. Tyam, 1935, p. 56-57.

92. La loi musulmane ne permet de tuer au combat que ceux en mesure de porter des armes. Les femmes, et par analogie les enfants de moins de quinze ans, étaient épargnés.

En 1856, aussi, Sayku ‘Umar se montra très conciliant avec les habitants de Farabugu (Farabougou) révoltés; et, après la prise de Dyangunte, la même année, il n’hésita pas à négocier avec les Kamori pour les amener à se conformer aux règles musulmanes relatives aux biens des vaincus<sup>93</sup>.

Le combat n’était engagé que lorsqu’il y avait refus d’embrasser l’islam, ce qui était malheureusement le cas le plus fréquent.

Le grand général de cette armée était Alfaa ‘Umar Ceerno Baylaa Waan. Un jour, une controverse éclata sur le point de savoir qui d’Alfaa ‘Umar Ceerno Baylaa ou d’Abdullaahi Hawsa était le plus attaché à Sayku ‘Umar. Pour les uns c’était le premier, pour les autres, le second. Pour se départager, les deux parties se rendirent auprès de Sayku ‘Umar lui-même, qui leur dit: « Si quelqu’un vient avec un sabre et demande que l’on choisisse entre sa tête et celle de ‘Umar, c’est ‘Abdullaahi Hawsa qui présentera la sienne. Si j’ai une chose très importante à entreprendre, Alfaa ‘Umar sera du même avis que moi en tout<sup>94</sup>. »

Alfaa ‘Umar Ceerno Baylaa Waan a été la cheville ouvrière du *djihād*; on peut dire que Sayku ‘Umar n’en a été que le cerveau.

D’autres chefs militaires sont restés très célèbres dans la mémoire des Futaanke. C’est le cas d’Alfaa ‘Umar Ceerno Molle Lii, l’un des premiers compagnons, mort à Merkoïa; d’Alfaa ‘Uthmān, mort au Macina; de Mammadu Hamat Kuro Waan, l’un des plus intrépides. Originaire du village de Ngano (près de Kanel), qui avait particulièrement souffert des exactions de la nouvelle politique d’intervention des autorités de Saint-Louis, ce dernier rejoignit Sayku ‘Umar avec tout son village à Farabana, en 1854. C’était l’un des plus farouches adversaires des Français. C’est lui qui, bravant les boulets des canons, réussit à escalader le fort de Médine et à y planter le drapeau musulman. Il a été fauché par un fusil-mitrailleur aussitôt après.

Malgré son courage et son organisation, cette armée n’échappait pas à ce grave défaut qu’avaient toutes les armées africaines de l’époque: être tributaires du butin de guerre. Si la loi musulmane apportait quand même un certain ordre dans son partage, il n’en restait pas moins que le butin occupait une place trop importante dans les combats, pour ne pas conditionner leur déroulement. La personnalité de Sayku ‘Umar et son souci de partager régulièrement et équitablement le butin ont maintenu la cohésion de l’armée jusqu’à sa mort. Il n’en fut pas de même sous Aḥmadu. Or, l’armée jouait un rôle très important dans le système; d’elle dépendait notamment la soumission des différentes provinces de l’empire.

#### *L’administration des provinces: une administration décentralisée*

Les provinces, nous l’avons vu, étaient jalonnées de places fortes à partir desquelles l’islam devait rayonner. Les plus importantes étaient Dinguiraye, Kundian, Nioro, Koniakary, Dyangunte, Diala, Farabugu, Murgula et

93. M. A. Tyam, 1935, p. 81, 82, 98, 100, 124-126. Il fera preuve du même esprit dans le Gidimaka et le Diafunu.

94. Tapsiru Ahmadu Abdul Niagane, enregistrement du 3 mai 1981.

Ségou, Dinguiraye, Nioro, Koniakary et Ségou faisaient figure de capitales régionales.

Aux confins du Fouta-Djalon et des pays mande, Dinguiraye est la première province historique de l'empire. C'est elle qui abritera, pendant longtemps, toute la famille de Sayku 'Umar sous la direction de son fils Moḥammadou Habibu (le petit-fils de Muḥammad Bello). D'elle également dépendait théoriquement la forteresse de Kundian dans le Bambuk, construite en 1858 sous la surveillance directe de Sayku 'Umar lui-même; elle devait tenir en respect tous les pays mande<sup>95</sup>. Mage, impressionné, nous dit « qu'elle présenterait de grandes difficultés à l'attaque de troupes régulières ». L'administration y était bicéphale: un affranchi, Django, assisté d'un *tālib*, Racine Tall, un cousin de Sayku 'Umar.

Le Nioro était la province la plus importante sous Sayku 'Umar. Elle comptait de nombreuses forteresses, dont les plus importantes étaient celles de Farabugu, de Dyangunte et de Nioro même. Une forte colonie fulbe et torodbe occupait la plupart des villages d'où les Massassi avaient été refoulés. Au fur et à mesure que le pouvoir colonial devenait plus oppressif, l'afflux des immigrants du Fouta s'intensifiait. L'administration provisoire mise en place, en 1857, sous la direction générale d'Alfaa 'Umar Ceerno Baylaa fut sensiblement modifiée, en 1859, pour faire face aux besoins de la campagne de Ségou<sup>96</sup>. La résistance massassi ayant été définitivement brisée, Sayku 'Umar partit de Nioro avec de nombreux chefs de district. Il ne resta plus, dans le Kaarta que des civils protégés par de petites garnisons. À Dyangunte, Ceerno Buubakar Siree Lii y a remplacé 'Abdullaahi Hawsa; à Farabugu et à Nioro, les affranchis Dandangura et Mustafā succédèrent à Khalidu Elimane Demba et à Alfaa 'Umar Ceerno Baylaa.

Le Diombokho était la province la plus proche de Médine et de Bakel. Le *tata* de Koniakary<sup>97</sup> construit en janvier 1857, devait protéger le Diombokho à la fois contre les Français et leur allié Diouka Sambala. En 1866, le chef des *tālib*, Ceerno Muusaa<sup>98</sup>, l'instigateur de la convention locale signée en 1860 avec le commandant de Bakel, y réserva un accueil cordial à Mage; le gouverneur militaire, San Mody, en revanche, ne cacha pas son hostilité.

Nioro était trop proche des Français; or, nous savons que Sayku 'Umar abhorrait particulièrement la cohabitation avec eux. C'est ce qui explique

95. E. Mage qui est passé à Kundian en 1863 décrit la forteresse comme « un carré de 60 mètres flanqué de 16 tours, haut de 4 mètres à 8 mètres avec une épaisseur à la base de 1,50 mètre (E. Mage, 1868, p. 82-83).

96. Voici cette administration telle qu'elle se présentait en 1857 (O. Bâ, *op. cit.*, p. 96 verso): Thierno Djubaïru Bubu Haruna dans le Diafunu, Thierno Aḥmadu Umakala dans le Kaniarene, Modi Mamadu Pakao à Niogomera, Sulayman Baba Raki à Diala, Kalidu Elimane Dema à Farabugu, 'Umar Mamadu Lamine à Gemukura, Abdulaye Hawsa à Dyangunte, 'Abdulaye 'Alī dans le Bakhunu. Voir aussi B. O. Oloruntimehin, 1972, p. 92.

97. Entièrement bâtie en pierres, elle avait deux mètres d'épaisseur et plusieurs mètres de hauteur; les vestiges qui ont résisté à l'artillerie d'Archinard sont encore impressionnants.

98. C'est lui qui a remplacé à ce poste Thierno Djibi en 1859.

certainement l'importance prise par Ségou dans l'Empire torodbe, dont il sera la capitale sous Aḥmadu. Avant 1864, c'est un chef-lieu de province comme les autres, ayant à sa tête, à partir d'avril 1862, le fils aîné d'Umar. Il est assisté de certains vieux compagnons de son père, comme Ceerno 'Abdul Segu, Ceerno Aḥmadu et Samba Ndiaye, l'ingénieur en chef de la plupart des fortifications de l'empire<sup>99</sup>. Mais les personnages les plus influents de la cour sont assurément Baba Ulibo et Bobbo, respectivement vice-roi et conseiller diplomatique<sup>100</sup>. Pour la défense de la ville et de ses environs, il ne dispose, au départ de Sayku 'Umar pour le Macina, que de 1 500 *tālib* et un contingent de *sofa* jawara et massassi, sous la direction générale de Ceerno Alasan Baa. Aḥmadu doit donc tout organiser dans cette province, où, comme partout ailleurs, Sayku 'Umar n'a fait que passer<sup>101</sup>. En février 1863, ce vaste territoire s'agrandit théoriquement du Macina. Mais la révolte qui y éclata, dès le mois suivant, en empêcha toute concrétisation. Après la disparition d'Umar, la reconquête du Macina se fit par Tijjaani-Alfaa, à son profit.

Dans toutes ces places fortes musulmanes en territoires nouvellement convertis, où on ne cachait pas l'hostilité à l'islam, l'administration était toujours bicéphale, avec un chef religieux pour continuer l'islamisation sous la protection d'un gouverneur militaire. Dans chacune d'elles, Sayku 'Umar avait une maison et une partie de sa famille. Il ne se concevait donc pas une résidence fixe à la manière des chefs temporels.

Comme au Fouta Toro, chacune des provinces était organisée de façon autonome; Sayku 'Umar n'était que le chef spirituel de tout cet ensemble. Le système était très efficace, si l'on en croit le témoignage de Mage, qui visita la plupart d'entre elles de 1863 à 1866. Malgré l'existence de quelques foyers de révolte (il pouvait difficilement en être autrement si l'on tient compte de tout ce que le nouveau pouvoir apportait comme bouleversements dans les habitudes ancestrales des populations concernées), le voyageur français fut frappé par l'ordre et la sécurité qui régnaient dans l'ensemble<sup>102</sup>.

Dans toutes les provinces, la justice était rendue selon la loi coranique, par des *ḵāḍī* au niveau des délits civils; les crimes et les délits politiques étaient portés auprès du chef religieux de la capitale provinciale. Ainsi, à Ségou, Mage nous dit que les deux grands justiciers étaient le *ḵāḍī* et Aḥmadu lui-même, et leurs jugements étaient sans appel. Les sanctions étaient les mêmes que dans tous les pays musulmans; les coups de corde étaient les

99. E. Mage, 1868, p. 222.

100. Le second était originaire du Hawsa. Il a joué un rôle très important dans les négociations entre Mage et Aḥmadu. C'était le plus antifrançais des collaborateurs d'Aḥmadu. Quant au premier c'est le fils d'Ulibo Bâ, qui avait suivi Sayku 'Umar depuis Niore; il était lui-même en revanche profrançais.

101. Il est resté un an à Ségou, temps qu'il a surtout utilisé pour rédiger son ouvrage, le *Bayān mā waqa'a*.

102. E. Mage, 1868, p. 86. Il ne put s'empêcher de comparer cette situation à celle qui prévalait dans le Xaso par exemple, caractérisée selon lui par un désordre et une insécurité totale provoqués par les multiples razzias organisées par Diuku Sambala dans les pays voisins.

plus fréquents, et personne n'y échappait, pas même les hauts fonctionnaires de l'empire<sup>103</sup>.

*L'économie et les finances de l'Empire*

L'objectif que s'assignait Sayku 'Umar faisait peu de place au développement économique des territoires conquis. Les richesses accumulées depuis Sokoto et le butin de guerre pris sur les populations vaincues suffisaient largement à faire tourner la machine de guerre qui ne devait s'arrêter qu'avec sa mort. C'est donc aux autorités provinciales qu'incombaient les contraintes d'ordre économique.

Les conséquences de la guerre ont été, d'une façon générale, assez néfastes à l'économie des pays conquis. Mais toutes les provinces n'avaient pas été touchées de la même façon. L'agriculture, qui a le plus souffert du *djihād*, semble avoir amorcé une nette reprise dans les années 1863-1864. Les pays mande, traversés par Mage, étaient particulièrement riches en coton. Dans la province de Kita, les villages étaient entourés de champs de tabac, de légumes, de pastèques, de karité<sup>104</sup>. À Guettala, dans le Bague, les Kagoro, libérés de la pression trop forte des Massassi, avaient redoublé d'ardeur au travail : « Ils me disaient qu'ils étaient heureux, qu'on ne les pillait plus, que le pays était tranquille, que tout le monde travaillait parce que le marabout al-Hadjj 'Umar l'avait ordonné<sup>105</sup>. »

Dans le Kaarta et le Dyangunte, Mage parle d'une véritable abondance (bonne récolte de mil à Bambara Mutan, à Madiaga). Mais c'est surtout le village même de Dyangunte, riche de ses cultures de riz, mil, maïs, arachide, coton, haricots, tomates, oignons, tabac, qui a impressionné le voyageur français : « En effet, à la nuit, mes hommes reçurent un plantureux couscous, et moi environ 6 litres de lait ; nous mangions d'autant plus dans l'abondance que Fahmara recevait de son côté des cadeaux<sup>106</sup>. » Même le bétail, qui est entré pour une grande part dans le butin du *djihād*, était encore abondant dans le Kaarta<sup>107</sup>. La province de Ségou proprement dite n'était pas moins prospère : l'agriculture y était assez variée<sup>108</sup> et de nombreux troupeaux de bœufs alimentaient le commerce traditionnel vers le Bure (Bouré).

Dans le Soudan central, l'état de guerre n'a jamais cessé totalement, car les belligérants y trouvaient tous leur compte. Les principales routes de caravanes, qui reliaient le Soudan central au Nord et au Sud, restaient actives. De nombreuses caravanes transportaient sel et bestiaux de Nioro vers le Bure, d'où elles ramenaient de l'or et des esclaves<sup>109</sup>. Nioro, Koniakary, Kita, Banamba, Niamina et Ségou étaient de grandes escales de ce commerce ; il

103. E. Mage, 1868, p. 344.

104. *Ibid.*, p. 89-100.

105. *Ibid.*, p. 116.

106. *Ibid.*, p. 137-138.

107. *Ibid.*, p. 123.

108. *Ibid.*, p. 148, 156, 161, 165.

109. *Ibid.*, p. 105-123.

aboutissait traditionnellement à Bakel, Médine, Freetown, Bathurst ou chez les Maures. Depuis le conflit avec les Français, les relations avec Médine et Bakel avaient été suspendues<sup>110</sup>. Un des buts du voyage de Mage était précisément de négocier le rétablissement de ce trafic. Il faut cependant noter le déclin de villes comme Niamina et Sansanding, déclin amorcé depuis la révolution théocratique au Macina. Entrepôt de Tombouctou, Sansanding avait aussi été le premier marché d'esclaves de la région. Rois de Ségou et chefs cissé de la ville s'étaient considérablement enrichis de ce trafic<sup>111</sup>. En l'occupant en septembre 1860, Sayku 'Umar supprima les divers impôts payés aux uns et aux autres (faisant de Boubou Cissé un adversaire résolu) et les remplaça par les taxes musulmanes. Mais, dès mars 1863, au moment même où des envoyés de Sidī Aḥmad al-Bekkaay essayaient de soulever tout le Ségou et le Macina, Aḥmadu eut la maladresse d'imposer un impôt spécial à la ville. La riche cité soninke bascula dans le camp de la révolte dont elle ne tarda pas à être le centre nerveux.

Après chaque victoire, tous les biens des vaincus étaient saisis et partagés en cinq parts, dont une revenait à l'État et les quatre autres aux combattants. Des réserves considérables d'or, de bétail, de biens de toutes sortes ont été accumulées à Dinguiraye, à Nioro et à Ségou. Sayku 'Umar en faisait périodiquement une grande distribution à ses *ṭālib*<sup>112</sup>; lui-même ne vivait que de ses propres biens. Le *zakāt*, ou dîme, était prélevé en nature chez les musulmans exclusivement; il servait à faire face aux nombreuses exigences d'hospitalité et à l'aide aux indigents et aux orphelins<sup>113</sup>. Le *mudu*, ou aumône annuelle, était exigé de tout musulman à la fête du Ramadan; il revenait aux fonctionnaires du culte (*imām*, *kāḍī*, juristes, lecteurs du Coran) et également aux indigents. L'*usuru*, initialement, était payé uniquement par les caravanes, à raison d'un dixième de la valeur des marchandises; il sera étendu aux éleveurs à raison d'une tête de bétail sur trente<sup>114</sup>.

Si les modalités et la destination de ces différentes prestations ont toujours été bien respectées sous le chef du *djihād*, sous Aḥmadu, ce sera une cause fréquente de révoltes<sup>115</sup>. Sourde opposition également des *ṭālib*, qui reprocheront au successeur de Sayku 'Umar de ne pas être aussi généreux que son père.

#### *Une société dominée par les ṭālib*

Les *ṭālib*, ou disciples de Sayku 'Umar, étaient de toutes les ethnies et de tous les pays<sup>116</sup>. Ils étaient issus des milieux sociaux les plus divers. Parmi les plus proches compagnons, on rencontrait aussi bien des princes que des

110. *Ibid.*, p. 120.

111. *Ibid.*, p. 126.

112. Ce fut le cas, au départ de Nioro en 1859, et de Ségou en 1862.

113. Une part non négligeable servait à l'entretien des familles des soldats morts au *djihād*.

114. B. O. Oloruntimehin, 1972a, p. 117.

115. Comme celle de la communauté soninke de Sansanding en 1863, provoquée par le prélèvement d'une contribution exceptionnelle trop forte (E. Mage, 1868, p. 275).

116. *Ibid.*, p. 78-344.

anciens esclaves. Nous avons vu que l'un des objectifs du *shaykh* était de démocratiser la société, en luttant contre le joug des familles féodales.

Un peu partout donc, dans l'empire, l'aristocratie traditionnelle, fondée sur les liens du sang, est supplantée par cette nouvelle élite politico-religieuse, recrutée sur la base de ses connaissances et pratiques de l'islam. Dans tous les chefs-lieux de provinces, dans tous les gros villages, ils étaient là, en nombre plus ou moins important, pour aider la population nouvellement convertie à se familiariser avec les rites de sa nouvelle religion. Ainsi à Dyangunte, en février 1864, ils étaient 540, issus de tous les horizons; certains parlaient même un peu français, ce qui porterait à croire que c'étaient des Saint-Louisiens. Sous la direction de Cerno Buubakar Siree Lii, ils passaient une bonne partie de leur temps sous un hangar, près de la mosquée, à lire et à écrire, ou à enseigner le Coran<sup>117</sup>. Ils monopolisaient toutes les hautes fonctions de l'empire. Aussi, sous Aḥmadu, ne tardèrent-ils pas à s'ériger en une aristocratie frondeuse. Aḥmadu, qui n'avait ni l'envergure religieuse ni l'envergure militaire de Sayku 'Umar, avait des difficultés à s'imposer aux anciens compagnons de son père; ce qui l'amena à s'appuyer tout naturellement sur les *sofa*.

Cette dernière catégorie sociale, qui avait des fonctions plus militaires que religieuses, était constituée de la masse des peuples vaincus enrôlés dans l'armée du *djihād*. Nouvellement convertis à l'islam, ils n'en avaient qu'une connaissance élémentaire<sup>118</sup>. Sous Sayku 'Umar, ils étaient intégrés au bataillon du Ngenar. Mais, après le départ du gros de l'armée pour le Macina, Aḥmadu avait à se constituer une armée; les immigrants du Fouta préféraient rester au Kaarta, plus proche de leur pays; il ne lui restait que les volontaires des pays soumis; ils furent organisés en un bataillon autonome. Aḥmadu leur confia même certaines petites fonctions dans l'administration, pour réduire l'influence des *tālib*. Cette rivalité entre les *tālib* et les *sofa* fut l'une des difficultés auxquelles le successeur de Sayku 'Umar fut confronté tout au long de son règne.

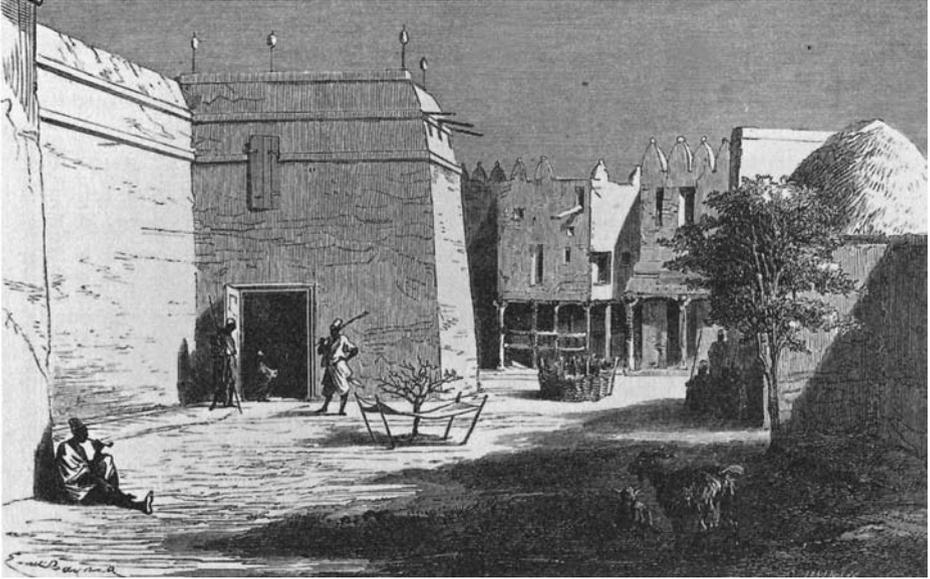
Les problèmes posés par la succession de Sayku 'Umar :  
les tentatives d'Aḥmadu de poursuivre l'œuvre de son père

*Une succession difficile : les premières années du gouvernement d'Aḥmadu (1862-1869)*

Au lendemain du désastre de Degembere, Aḥmadu, l'aîné des fils de Sayku 'Umar, se retrouvait à la tête d'un immense empire très décentralisé et organisé autour de quatre provinces aussi différentes que le Dinguiraye avec Moḥammadou Habibu Sayku, le Kaarta sous le commandement du Bornouan affranchi Mustafā, le Diombokho avec Cerno Muusaa, et le Ségou, dont il était le chef lui-même. Chacun de ces chefs de province

117. *Ibid.*, p. 141.

118. La différence entre *sofa* et *tālib* était une simple différence de niveau d'instruction. Les anciens esclaves bien instruits devenaient des *tālib*.



23.7. Entrée du palais d'Ahmadu à Ségou-Sikoro.

[Source: E. Mage, *Voyage au Soudan occidental*, 1868, Hachette, Paris.

Illustration: © Hachette, Paris].

devait lui rendre compte périodiquement de sa gestion<sup>119</sup>. Mais, si la première année de son installation à Ségou se passa sans problèmes, dès mars 1863, au même moment qu'à Hamdallahi, un complot y fut découvert. Les communications coupées avec le Macina, dès fin mai, mirent Ahmadu dans une situation difficile, isolé, avec une poignée d'hommes (1 500 *tālib*), dans un pays hostile. Pour faire face à cette situation, des impôts exceptionnels furent perçus qui ne firent que renforcer le mécontentement. La riche cité soninke, Sansanding, entra en rébellion ouverte en décembre 1863; malgré les renforts de plus de 2 000 hommes envoyés de Nioro, Ahmadu ne réussit pas à rétablir son autorité dans Sansanding. Il est vrai que ce nouveau contingent d'immigrants torodbe, récemment arrivés à Nioro, avait quitté le Fouta plus pour échapper au pouvoir colonial que pour faire le *djihad*. N'étant pas de ceux qui avaient été soigneusement endoctrinés par le *shaykh* même, ils étaient plus portés vers les biens de cette terre. Alors qu'ils étaient maîtres de Sansanding, la soif de butin leur fit perdre leur victoire<sup>120</sup>.

119. Il ne fait aucun doute que Sayku 'Umar a laissé à son fils aîné la totalité de sa succession. E. Mage (1980, p. 113) a recueilli cette information à Ségou, un an à peine après la dernière confirmation de cette nomination, à un moment où il n'était pas sûr que même Ahmadu ait été au courant de sa mort. On ne peut donc pas retenir l'hypothèse de B. O. Oloruntimehin mettant en doute cette décision de Sayku 'Umar.

120. Voir E. Mage, 1868, p. 279.

Aḥmadu se retrouvait donc à la tête de deux types de *tālib*, les anciens compagnons de son père, plus motivés par la foi, mais qui le considéraient comme un enfant<sup>121</sup>, et les nouveaux *tālib*, moins désintéressés et moins disciplinés. Il joua pour son malheur une troisième carte, celle des volontaires des pays soumis, les *sofa*<sup>122</sup>.

Très cultivé, Aḥmadu avait été formé par Sayku ‘Umar lui-même, qui, selon Moḥammadou Aliou Tyam, lui avait tout donné. Mais, malgré une intelligence remarquable et une grande piété, il ne sut pas s'imposer comme son père; il était moins énergique, comme le décrit Mage :

« À première vue, j'avais donné à Ahmadou dix-neuf ou vingt ans; en réalité, il en avait trente. Assis, il paraissait petit; il est plutôt grand et il est bien fait. Sa figure est très douce, son regard calme, il a l'air intelligent [...]. Il tenait à la main un chapelet dont il défilait les grains en marmottant pendant les intervalles de la conversation. Devant lui, sur sa peau de chèvre, étaient posés un livre arabe et ses sandales, ainsi que son sabre<sup>123</sup>. »

Les premières années de son règne ont été plutôt des années difficiles. Malgré une importante garnison stationnée à Niamina pour assurer les communications avec Nioro, et une autre à Tenengu, la révolte a grondé un peu partout dans la région. Jusqu'en 1866, les victoires furent indécises; la résistance la plus résolue venait du Beledugu. Par moments, la route de Nioro était même coupée. La révolte du Beledugu, ainsi que celle de Sansanding, appuyée par Mari Jara, tinrent les populations en haleine jusqu'en 1869. L'agriculture et même le commerce en souffrirent beaucoup. Des villages comme Tombula, dont la prospérité avait frappé Mage en 1863, n'étaient plus que ruines, deux années plus tard. Cependant, la situation était loin d'être désespérée. En 1866, l'émissaire français, à qui n'échappait aucune faiblesse du régime de Ségou, pensait qu'Aḥmadu allait finir par rétablir son autorité, sinon sur tout l'empire, du moins sur toute la province de Ségou. Ce fut chose faite en 1869.

Mais, pendant qu'il était aux prises avec la résistance bambara, Aḥmadu pouvait moins s'occuper des autres parties de l'empire. Si Mustafā, de Nioro, lui rendait assez régulièrement compte de sa garnison (de nombreux émissaires de Nioro étaient venus à Ségou pendant que Mage y était), il n'en était pas de même de son cousin Tijaani-Alfaa, qui, après avoir soumis le Macina, l'administrait de façon tout à fait indépendante. Il se disait également successeur légitime de Sayku ‘Umar, dont il exhibait quelques reliques pour justifier son assertion. Il a su jouer habilement sur la haine que nourrissaient les Habe à l'endroit de leurs anciens maîtres fulbe. Un grand chef militaire doublé d'un grand chef religieux, il a perpétué à Bandiagara, sa nouvelle capitale, la ferveur religieuse de son oncle: « À Bandiagara, la journée se passe en prières et l'on dirait que la ville est un vaste couvent dont Tidjani

121. *Ibid.*, p. 318.

122. Sur les difficultés d'Aḥmadu avec les *tālib* de son père, voir E. Mage, 1868, p. 222-305.

123. *Ibid.*, p. 214.

est le supérieur. Pas un cri, pas un chant, pas de musique ni de danses<sup>124</sup>. »

Mais l'opposition la plus farouche à Aḥmadu lui vint de son frère Moḥammadou Habibu, qui, depuis la disparition de son père, avait pris ses distances<sup>125</sup>. Un autre frère, Mukhtar, s'était installé de lui-même à Koniakary et, en accord avec Habibu, aspirait à remplacer à Nioro Mustafā resté fidèle à Aḥmadu. En 1869, le calme était revenu dans la région de Ségou; Aḥmadu y laissa son frère Agibu et se dirigea vers le Kaarta, d'où Mustafā venait de l'avertir de la menace que ses frères Moḥammadou Habibu et Mukhtar faisaient peser sur Nioro, où beaucoup de *tālib* étaient déjà gagnés à leur cause. Petits-fils tous les deux de Muḥammad Bello par leur mère, ils ajoutaient à cette filiation maternelle illustre une grande intelligence, et beaucoup de générosité et de savoir-faire<sup>126</sup>.

#### *Aḥmadu renforce son autorité: 1869-1878*

Aḥmadu ne pouvait, quant à lui, laisser un chef hostile s'installer à Nioro, qui était le poumon de Ségou. Fin 1869, il arriva dans le Kaarta. À la même époque, un chérif marocain, de la dynastie alawite, lui conféra l'important titre religieux de *amīr al-mu'minīn*, c'est-à-dire de « chef des croyants ». Il pouvait désormais s'imposer à tous ses autres frères. Pendant quatre ans, il mena une lutte âpre contre tous ceux qui étaient restés dans le Kaarta, et qui appuyaient Habibu et Mukhtar dans leur revendication d'un partage de l'héritage paternel. Parallèlement, il renforça son autorité dans le Gidimaka et le territoire xasonke du Logo<sup>127</sup> et réduisit quelques foyers de rébellion bambara et soninke.

En 1874, il est au faîte de sa puissance<sup>128</sup>. Mais, s'il est sorti victorieux de cette guerre fratricide, le malaise persista pendant longtemps dans le Kaarta. Les *tālib* désapprouvèrent l'enchaînement de Habibu et de Mukhtar. Aḥmadu fut donc obligé de se montrer plus conciliant envers ses autres frères, et de tenir compte davantage de leur volonté de participer à l'administration de l'empire mis en place par leur père. Ce fut ainsi que Mustafā fut confirmé à la tête de Nioro, où Aḥmadu l'avait désigné dès mars 1873. Il devint le chef de tout le Kaarta, ayant sous son autorité ses frères Seydu à Dinguiraye, Bassiru à Koniakary, Daye à Diala et Nuru dans le Diafunu. Une fois l'an, à l'occasion

124. Rapport du lieutenant de vaisseau Caron cité dans Y. J. Saint-Martin, 1970, p. 103.

125. Les rapports entre les deux frères semblaient bons avant que Habibu ait appris que son père avait tout laissé à Aḥmadu. Ainsi, en février 1864, Mage a fait un bout de chemin avec des marchands soninke dont l'un était chargé de porter à Aḥmadu de riches cadeaux de Habibu (E. Mage, 1868, p. 108).

126. B. O. Oloruntimehin, 1972a, p. 179.

127. Les chefs du Logo n'ont jamais accepté la suprématie de Diouka Sambala, imposée par les Français.

128. Y. J. Saint-Martin, 1967, p. 150.



23.8. *Aḥmadu recevant dans la cour de son palais.*

[Source : E. Mage, *Voyage au Soudan occidental*, 1868, Hachette, Paris.

Illustration : © Hachette, Paris.]

de la fête de la *tabaski*, tous devaient se retrouver à Ségou pour se concerter<sup>129</sup>. À Ségou même, Aḥmadu renforça son administration. Son conseil informel, qui comprenait des personnalités religieuses et militaires comme Ceerno Alasan Baa, Ceerno Abdul-Qaadiri Baa, Baaba Ulibo et Bobbo, s'élargit de certains de ses parents, comme Seydu Jeliya et Muḥammadu Jeliya. Dans les cantons, le système d'administration traditionnel est en général maintenu ; Aḥmadu dut tout juste remplacer les chefs récalcitrants par leurs parents plus favorables, et nommer auprès d'eux un personnel de surveillance ; des villages torodbe fortifiés, créés un peu partout, renforcèrent la sécurité dans ces zones soumises<sup>130</sup>.

Parallèlement à la reprise des courants traditionnels de commerce avec les comptoirs français du haut Sénégal<sup>131</sup> le commerce avec les comptoirs anglais se développa, entraînant une certaine diversification de l'économie<sup>132</sup>. Le commerce hawsa et le trafic de la kola s'intensifièrent également. À l'abri des ingérences des Français, tournés depuis 1866 plutôt vers les rivières du

129. Ce système ne marchera jamais comme il faut, et, en 1884, Aḥmadu reviendra de nouveau dans le Kaarta lutter contre la dissidence de ses frères.

130. Archives de l'ancienne A. O. F., *Notice sur le cercle du Ségou*, 1 G320/I, 1904, p. 15-16.

131. Aḥmadu avait suspendu les relations commerciales pendant toute la durée de la lutte contre ses frères.

132. B. O. Oloruntimehin (1972a, p. 207) note l'envoi d'une mission anglaise dirigée par le gouverneur de Gambie lui-même à Ségou, en mai 1876.

Sud, un nouvel équilibre se dessina dans le Soudan central. Mais le processus en fut brutalement stoppé en 1878 par l'intervention française dans le Logo.

## Conclusion

En 1878, Aḥmadu avait surmonté tous les obstacles qui s'étaient dressés devant lui, au lendemain de la disparition de son père. Certes, les Bambara, surtout ceux du Beledugu, n'avaient pas encore renoncé à défendre leurs croyances ancestrales. Mais ils ne constituaient plus un danger sérieux pour la consolidation de l'empire<sup>133</sup>. Les nombreuses garnisons, redoutables pour l'époque, et la vocation universelle de l'islam auraient fini par créer, dans ce grand ensemble, un ciment national. L'alliance avec toutes les ethnies et toutes les catégories sociales, inaugurée par Saykou 'Umar lui-même, fut largement suivie par ses enfants et tous les Torodbe, créant les conditions d'une intégration culturelle. Il est significatif, à cet égard, que le Soudan français, qui n'était autre que l'ancien Empire torodbe, ait été, parmi les États de l'Ouest africain, un de ceux où il y avait le moins de problèmes ethniques. Et si la violence avec laquelle l'islam fut imposé à des peuples pétris par plusieurs siècles de croyances à leurs religions traditionnelles expliquait aisément les réticences, le terrain était déjà préparé pour un prosélytisme plus pacifique. Que ce fût en Sénégal que la puissance coloniale croyait avoir nettoyée de son influence, ou au Soudan central, la plupart des grands chefs religieux qui émergèrent après Sayku 'Umar se sont réclamés, d'une manière ou d'une autre, de son héritage.

133. Y. J. Saint-Martin, 1970, p. 119.